T

Le magazine du Temps — 22 octobre 2022

numéro spécial

des algorithmes ont illustré 95% de ce magazine

LOUIS VUITTON

Révolution

Lorsque, au début de septembre, nous avons commencé à concevoir ce numéro spécial, DALL·E 2 – le plus célèbre logiciel de génération d'images par intelligence artificielle – était seulement accessible sur liste d'attente. Depuis quelques semaines, il est ouvert à toutes et tous, et, déjà, les réseaux numériques sont inondés d'images plus ou moins réalistes de chatons cosmonautes à la Picasso et d'éléphants en tutu version *heroic fantasy*. Gadgets bêtifiants? Il ne faudrait pas s'y tromper: ces plateformes ne sont pas (seulement) le nouveau joujou numérique qui sert à procrastiner au bureau. Leur accès intuitif fondé sur le langage naturel, leur puissance renversante (on ne la mesure vraiment qu'en essayant par soi-même, *lire p. 8*) et leur démocratisation massive nous placent au seuil d'un monde nouveau. Une révolution de l'image est en cours, au moins aussi importante que l'invention de la photographie (qui, rappelons-le, n'a pas tué la peinture, mais en a élargi les perspectives).

Comme média tributaire et prescripteur d'images, nous avons très tôt eu l'envie de nous coltiner cette puissance nouvelle. Ainsi, pour ce numéro spécial, nous nous sommes associés à Mathieu Bernard-Reymond, un artiste lausannois déjà familier de ces outils. Pour nous, il a généré presque toutes les images de cette édition (une seule, dans ces pages, a été dessinée par un illustrateur de chair et d'os. Saurez-vous la reconnaître?).

De cette collaboration exceptionnelle, nous avons retenu trois leçons. D'abord, qu'il faut embrasser le hasard. L'imperfection actuelle – et temporaire – de ces outils recèle un formidable potentiel esthétique et humoristique: profitons-en! En couverture de cette édition, nous avons choisi non pas une image créée à partir d'une demande formelle (les essais que nous avons faits en ce sens se sont révélés étrangement décevants), mais une image «accidentelle», le produit fortuit de tentatives hasardeuses, une image qu'aucun être humain n'avait imaginée. Nous aurions pu la reléguer au bêtisier, nous en avons fait la une.

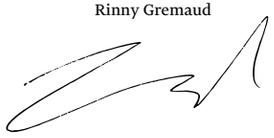
Deuxième leçon: nous avons vite compris qu'un générateur d'images ne peut pas tout. Pour l'heure, les possibilités de représenter des personnalités existantes ou des lieux précis restent limitées (mais cela progresse très vite). Raison pour laquelle nous avons soigneusement évité d'inscrire à ce sommaire des interviews ou des reportages qui auraient requis une iconographie documentaire. On ne fait pas ce genre de numéro spécial sans quelques contorsions éditoriales.

Troisième leçon – la plus importante: le travail de génération d'images ne peut pas être confié à n'importe qui. Seule une personne qui a l'expérience de la production, de l'édition et de la sélection d'images est capable de trouver les bonnes solutions dans l'abondance déroutante qu'offrent ces plateformes.

Alors non, les éditeurs de presse ne pourront pas, demain, se passer entièrement de leurs photographes ni de leurs services icono. En revanche, il est évident que le travail de ces derniers est amené à changer en profondeur. Chaque avancée technologique charrie son lot de craintes. Quels emplois, quel travail ces logiciels sont-ils en train de menacer? Ceux des artistes? Certainement pas. Elles et eux s'approprieront (ou pas) ce nouveau médium, qui viendra augmenter leur pratique, la diversifier, la bousculer, sans doute pour le meilleur (le portfolio de ce numéro en fait l'étincelante démonstration). En revanche, les craintes légitimes sont du côté des «créatifs» à la petite semaine, tous les fabricants d'images médiocres qui pondent à la commande des illustrations prétextes et des campagnes de pub moches.

Comme tous les progrès techniques importants, la génération d'images va redistribuer les cartes: des modèles d'affaires mourront et d'autres naîtront de leurs cendres. Comme toutes les révolutions, celle-ci profitera à celles et ceux qui, à l'usage et à la réflexion, en comprendront tôt les potentiels et les limites. Nous, au magazine T, nous venons d'entamer cet apprentissage.

Rinny Gremaud



impressum

T, le magazine du Temps
Supplément du Temps paraissant
20 fois par an.
(Ne peut être vendu séparément.)

Editeur
Le Temps SA

Président du conseil d'administration
Eric Hoesli

Direction
Tibère Adler, Madeleine von Holzen,
Zeynep Ersan Berdoz, Olivier Schwarz

Rédaction de T
Rinny Gremaud (rédactrice en chef)
Séverine Saas (adjointe)
Selim Atakurt (responsable de production)
Emilie Veillon (journaliste)
Nausicaa Planche (graphiste)
Véronique Botteron (rédactrice image)
Anouck Mutsaerts (responsable style)

Ont contribué à ce numéro
Justine Babin
Mathieu Bernard-Reymond
Stéphane Bonvin
Christian Cailleaux
Caroline Hamelle
Isaure Hiace
Joseph Incardona
Max Lobe
Bastien Massa
Julien Méchaussie
Sylvain Menétrey
Scholastique Mukasonga
Henry Plouïdy

Chef d'édition
Olivier Perrin

Responsable correction
Géraldine Schönenberg

Conception maquette
Bontron&Co

Publicité
Ringier Advertising
Thomas Passen (managing director),
Anne-Sandrine Backes-Klein
(head of sales Romandie)
lt_publicite@ringier.ch
T +41 58 909 98 23

Courrier
Le Temps SA,
avenue du Bouchet 2, CH-1209 Genève
T +41 22 575 80 50

Impression
Swissprinters AG Zofingen

Prochain numéro
Le 29 octobre 2022

sommaire — **22 octobre 2022**

En une
«Chapeau à la Frank Gehry»
par Mathieu Bernard-Reymond
pour le magazine T

humani**T**és

20 **Technologie**
Quel sera l'impact de l'intelligence artificielle sur la création artistique? Alors que le magazine T se transforme visuellement en laboratoire IA, décryptage d'une nouvelle technique, qui suscite nombre d'interrogations.

26 **Escapade**
Et si votre prochain voyage d'Halloween prenait des accents de «Hallo Wien»? La capitale autrichienne regorge d'endroits liés au macabre, aux maladies et à la mort. Tout un programme à découvrir sans tressaillir!

28 **Urbanisme**
Une métropole sans voitures et remplie de verdure? Authentique laboratoire à ciel ouvert, Berlin file à grande vitesse vers un futur où le piéton sera roi.

32 **Viticulture**
Les pyramides, le Sphinx et... désormais le vin. Malgré des conditions peu favorables, l'Egypte s'essaie à la production viticole. Un succès mitigé.

34 **Randonnée**
Trois pays et huit cols traversés plus tard, Henry Plouïdy délivre le récit d'un périple à vélo à 15 km/h, entre prouesses physiques et paysages uniques.

40 **Histoire**
Au Pakistan, le mausolée, où reposent un grand poète du XVIe siècle et un jeune homme d'origine hindou, est devenu un lieu de pèlerinage – témoin d'un amour alors possible.

42 **Portfolio**
Quand la mémoire visuelle ne suffit pas, il y a l'IA. Mathieu Bernard-Reymond a (re)mis ses souvenirs en images grâce à l'intelligence artificielle.

54 **Feuilleton**
Partant d'un fait divers biennois, l'écrivain multiprimé Joseph Incardona décrit le parcours tragique d'un perdant magnifique. Episode 5: «Etat de siège».

curiosi**T**és

8 **Pratique**
Les visuels de ce numéro ont été réalisés par intelligence artificielle avec l'appui de quatre services différents. Nous les avons testés, maintenant à vous de jouer!

10 **Canin royal**
Depuis qu'il s'est mis en ménage avec un chien, notre chroniqueur redécouvre le monde à travers les yeux d'un bouledogue anglais.

12 **Quoi de faux**
Avec l'aide de l'IA, nous avons imaginé des vêtements et accessoires inédits, inspirés par des grands noms de l'architecture.

16 **Duel**
Echange épistolaire entre deux auteurs en exil, Scholastique Mukasonga, d'origine rwandaise, et Max Lobe, né au Cameroun.

vani**T**és

58 **Tendance**
2022, l'année du corset. Il revient à la mode et peut se porter en jeans et baskets. Une manière pour les femmes de s'approprier un accessoire longtemps décrié.

61 **Beauté**
Crèmes de stars: certaines célébrités se sont lancées dans le business des cosmétiques. Quand Kardashian rime avec raffermissant!

62 **Recette**
Lorsqu'un chef étoilé rencontre un superaliment, cela donne un très grand plat. Une recette de Guy Ravet à base de baies d'aronia.

64 **Savoir-vivre**
Qui aime bien châtie bien. Auteur d'un livre sur le sujet, Maxime Rovere décode les mécanismes de la dispute.

66 **Bêtisier de style**
Une créature générée par une IA évoque son look et son physique, tous deux improbables.

IMAGES IA: MATHIEU BERNARD-REYMOND POUR LE MAGAZINE T

Groundpiece
canapé composable
Antonio Citterio Design
Made in Italy
flexform.it

FLEXFORM

IA, mode d'emploi

Les visuels de ce numéro ont été créés à partir de courts textes descriptifs en anglais («prompts»). Comment ça marche? Après les avoir rédigés en lien avec les sujets des articles, le photographe Mathieu Bernard-Reymond les a plongés et travaillés dans des générateurs d'images par intelligence artificielle. Il a utilisé quatre services différents, chacun possédant ses propres particularités. Nous les avons testés, maintenant à vous de «prompter»

par ***Selim Atakurt***
image IA: ***Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T***

DALL·E 2

Longtemps disponible uniquement sur liste d'attente, DALL·E 2 est accessible à tous depuis quelques semaines via un système de crédits. Réputé pour être le service qui produit les images les plus réalistes, il permet aussi de générer des variations de «clichés» issus de sa propre base de données, de combler les trous (*inpainting*) et d'étendre les visuels (*outpainting*).

openai.com/dall-e-2

Midjourney

Utilisable en version bêta, Midjourney fonctionne sur invitation et par le biais de la messagerie Discord pour entrer les textes. Ses images ont une dimension plus artistique que réaliste. Pour preuve: ce service a été au cœur d'une polémique il y a deux mois, en permettant au concepteur de jeux vidéo Jason Allen de remporter le concours d'art de la Colorado State Fair – le jury pensait juger une œuvre entièrement développée par son créateur, sans «aide extérieure».

midjourney.com

Stable Diffusion

Contrairement à DALL·E 2 et Midjourney, qui hébergent leur système sur des clouds, Stable Diffusion se démarque par une approche plus transparente. Grâce à son logiciel *open source*, il fonctionne directement et gratuitement sur la plupart des ordinateurs publics dotés d'une carte graphique puissante. Son potentiel peut aussi s'exploiter pleinement avec l'addition d'une application en ligne comme Dream Studio.

stability.ai

Disco Diffusion

Egalement gratuit, il possède des caractéristiques d'utilisation très proches de Stable Diffusion. Pour le faire tourner, il est nécessaire de s'inscrire sur Google Colab, un service du géant américain, qui encourage la recherche en *machine learning* (apprentissage automatique).

discodiffusion.com

Il y a quatre ans, notre chroniqueur pensait encore que les chiens n'étaient que des «sacs à caca sur pattes». Mais depuis qu'il s'est mis en ménage avec sa chienne Kimbelle, il a changé d'avis. Désormais, il s'identifie à saint François d'Assise. Voire à une mémère à chien-chien. Vous en doutez?

par *Stéphane Bonvin*
image IA: *Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T*

Moi sans elle. Nous sans eux

Moi sans elle? Un horizon sans paysage, une mer sans sillage, des vacances sans coquillages, un jour sans fin, un ciel sans avions, une aube sans rosée, un matin sans éboueurs. Un soir sans araignée.

Sans ma chienne, je suis Milou sans Tintin. Tintin sans le capitaine Haddock. Dupont sans Dupond. Une cast[r]afiore sans bijoux. Un cerveau sans phylactère. Un film sans personnages secondaires. Un jour sans lecture. La philosophie sans boudoir. Une bibliothèque sans Proust. Le Valais sans «Sa préférée». La littérature sans le mensonge. La nostalgie sans Abba. La danse sans le silence. Shakespeare sans Roméo. Le travestissement sans aveux. Lucky Luke sans Rantanplan.

Nous, grâce aux animaux de compagnie, nous connaissons le sentimentalisme facile, les émotions simples, les ascenseurs qui n'exigent pas de retours, le pathos sans gêne, l'amour sans la guerre, les détails sans le diable. Grâce aux animaux, nous caressons le mystère. Et nous pouvons éprouver cette perplexité si bien décrite par l'éthologue Frans de Waal: «Il est impossible de regarder dans les yeux un grand singe sans se voir soi-même. Celui qui vous rend votre regard est moins un animal qu'une personnalité aussi forte et volontaire que la vôtre.» (P-S.: il est possible de remplacer, dans la phrase précédente, l'expression «grand singe» par cochon d'Inde, caniche, dahu ou baleine bleue.)

Moi, sans elle? L'insomnie sans ronflements, la main sans possibilité de caresser des babines, les promesses de l'aube sans crottes à ramasser, la vieillesse sans régression. Sans ma chienne Kimbelle, je suis une penderie sans smoking. Une valise sans un volume de Toni Morrison. Un coucher de bonne heure sans lecture. Vingt-quatre heures sans yoga. Une vie sans lubie. Une existence sans Kägi fret.

> «Que serais-je sans toi
> qui vins à ma rencontre
> Que serais-je sans toi
> qu'un cœur
> au bois dormant
> Que cette heure
> arrêtée au cadran
> de la montre
> Que serais-je sans toi
> que ce balbutiement»
>
> «Le Roman inachevé», Louis Aragon, 1956

Sans eux, les animaux de compagnie, nous serions moins superficiels. Donc plus méchants. Nous serions moins frivoles. Donc plus mortels. Et plus menteurs. Sans eux, nous oublierions plus souvent la compassion. Nous serions des cerveaux sans empathie, des intelligences sans instincts, des cœurs sans chamade. Nous serions plus Descartes et moins Pascal, quel dommage. Nous serions toute la musique mais sans la pop.

Sans eux, nous serions des âmes sans possibilités d'épanchements, des épanchements sans mouchoirs, des mouchoirs sans larmes, des larmes sans confiance, de la confiance sans innocence, de l'innocence sans sentimentalisme. La vieillesse sans Kinder Surprise. L'enfance sans «il était une fois». Des vies sans eau de rose. Des déserts sans caravane. Des gâteaux sans cerise. Des humains sans sourires bêtes. ●

MAXI PANNEAUX COULISSANTS, SELF BOLD MEUBLE CONTENEUR. DESIGN GIUSEPPE BAVUSO

Rimadesio

Les logiciels de génération d'images adossés à l'intelligence artificielle sont capables d'inventer des objets en leur attribuant n'importe quel style. Nous leur avons demandé de s'inspirer de grands noms de l'architecture et du design pour imaginer ce vestiaire impossible

par Rinny Gremaud

sac à main

Frank Lloyd Wright

Sans doute, il n'aurait pas choisi de telles couleurs, si discordantes de celles de la forêt ou des prairies. Et de toute manière, il n'aurait jamais dessiné de sac à main. Frank Lloyd Wright considérait que l'architecture avait une mission qui dépassait de loin l'échelle de l'individu – a fortiori celle de la femme. L'architecture, la mère de tous les arts, avait une capacité transformative pour la vie des familles et des communautés, et toujours il cherchait l'harmonie entre le bâti et la nature, ses occupants et les objets de leur quotidien. Le maroquinier qui, avec ce sac, aurait cherché à lui rendre hommage en y accolant son nom se serait donc inspiré, essentiellement, des vitraux Art déco dont il ornait parfois les fenêtres en bandeau de ses maisons.

Prompt: «A colored handbag made by Frank Lloyd Wright»

manteau

Jean Prouvé

A l'appel de l'état-major du génie militaire, peut-être Jean Prouvé aurait-il accepté de concevoir un manteau pour les soldats, comme il l'a fait avec les baraquements démontables en 1939. Livré en pièces détachées, ce trench-coat moderniste (littéralement: manteau de tranchées) aurait été conçu pour être assemblé par une seule personne sans matériel additionnel.
A l'appel de l'abbé Pierre, peut-être l'ingénieur-designer-architecte français aurait-il conçu un manteau pour les pauvres, comme il l'a fait avec les habitations d'urgence lors de la grande vague de froid de 1954. On l'aurait appelé «le manteau des jours meilleurs», et comme ces pavillons qui n'ont jamais vu le jour faute d'avoir été homologués, il aurait été à la fois beau et fonctionnel, faisant le meilleur usage de matériaux résistants et économiques.

Prompt: «A studio photograph of a trench coat inspired by Jean Prouvé»

casquette

Gio Ponti

Il faisait aussi bien des gratte-ciel que des lampes, des fauteuils et des chaises, des vases, des fourchettes et des théières, tout en dirigeant *Domus*, un magazine d'importance internationale consacré au design et à l'architecture. Hyperactif, touche-à-tout, il aurait pu accepter l'invitation d'une grande maison milanaise à dessiner un couvre-chef. Une casquette dessinée par Gio Ponti? Elle porterait dans ses formes et sa matière toute l'élégance et toute la versatilité de la mode italienne: une casquette d'ouvrier taillée dans un tissu noble au piqué éternellement contemporain, qui se porterait aussi bien avec un nœud papillon qu'avec un *hoodie*. Le génie du maître, on le reconnaîtrait dans le minimalisme joyeux de ce vêtement, cette manière d'être à la fois fonctionnel, accessible, et d'un classicisme exquis.

Prompt: «A street photography portrait of a black man model from 2020 wearing a cap designed by Gio Ponti»

sneakers

Le Corbusier

Imaginez l'émoi! Les archives de la famille Jeanneret auraient révélé cette œuvre tardive: un tableau figurant le prototype de sneakers imaginées par l'architecte chaux-de-fonnier. Le Corbusier, designer de mode? L'explication est dans le pseudo (et sur Wikipédia): «Le Corbusier» serait dérivé d'un patronyme wallon, «Le Corbésier», mot qui désigne certains fabricants de chaussures, et que portait son arrière-grand-mère Caroline. Dans les années 1920 déjà, Charles-Edouard Jeanneret-Gris aurait ainsi cherché à rendre hommage à son aïeule en confiant le design de chaussures à Charlotte Perriand et son cousin Pierre Jeanneret, avant de signer le prototype de son seul nom. Détail intéressant: ces chaussures fabriquées en série n'auraient pu exister qu'en une seule taille: 44, la pointure du Modulor, soit celle d'un homme mesurant 180 cm.

Prompt: «A studio photograph of a pair of sneakers made by Le Corbusier on a cube»

IMAGES IA: MATHIEU BERNARD-REYMOND POUR LE MAGAZINE T

moltenigroup.com

Molteni&C

MOLTENI&C | DADA GENÈVE FLAGSHIP STORE AVENUE DE LA GARE DES EAUX-VIVES 19, 1207 GENÈVE T +41 22 7321000 GENEVE@MOLTENIGROUP.COM BY INTERIEURS BY SYLVAIN
MOLTENI@HOME - CONSEILS EN CONCEPTION VIRTUEL MOLTENI.IT

montre

Zaha Hadid

Déconstructiviste, néofuturiste ou abstractionniste? Qu'importe le qualificatif. Une montre dessinée par Zaha Hadid aurait été, dans tous les cas, inspirée par des formes minérales naturelles, comme ici ce bracelet qui évoque les dunes du désert. Pionnière de la conception assistée par ordinateur, l'architecte irakienne aurait tiré parti de la physique des matériaux choisis, les travaillant jusqu'aux limites de leur résistance, comme ici l'or rose. On reconnaît dans cet objet la puissance caractéristique du style Hadid, les courbes et les lignes tendues, les angles aigus, les pleins et les creux qui confèrent à l'ensemble cet aspect fluide. Le vent lui-même aurait pu dessiner cette montre en soufflant l'or sur le poignet. Bien entendu, la réalisation d'un tel chef-d'œuvre aurait fini par coûter à l'horloger commanditaire deux fois le budget annoncé lors du concours...

Prompt: «A studio photograph of a luxury watch made by Zaha Hadid»

chapeau

Ludwig Mies van der Rohe

Tout comme la chaise Brno et le fauteuil Barcelona, le chapeau qu'aurait signé Ludwig Mies van der Rohe aurait été l'œuvre de Lilly Reich, qui collaborait avec l'architecte allemand pour les aménagements intérieurs. L'histoire de l'architecture, qui ne retient que les noms masculins, a rapidement oublié cette femme dont les créations sont pourtant devenues des classiques. Fidèle au minimalisme géométrique du Bauhaus, Lilly Reich aurait donc imaginé ce chapeau en double coque de laine bouillie montée sur une armature tubulaire qui se porte comme une couronne. Un modèle qui aurait fait fureur dans la haute société berlinoise des années 1930 – celle des esthètes avant-gardistes qui, comme Mies van der Rohe lui-même, auraient fini par traverser l'Atlantique pour rompre avec le nazisme.

Prompt: «A color photograph digital portrait of a middle aged model from the years 2000 wearing a hat made by Ludwig Mies van der Rohe»

chaussures

Ettore Sottsass

Pop, c'est le mot qui le résume. Kitsch aussi, peut-être. Et l'on ajouterait «sous acide». Les couleurs, il s'en servait, disait-il, pour libérer l'énergie vitale. Et les formes primaires, sphères, lignes et cubes, qu'il aimait empiler en totems étaient, selon lui, autant d'évocations du cosmos dont l'humanité est issue. Tout au long de sa carrière, Ettore Sottsass a déployé ce langage formel qui l'a rendu reconnaissable entre mille. Alors ces chaussures à talon? Anti-fonctionnelles, puissamment ironiques. Il les aurait imaginées pour la seule joie de l'œil. Immettable, improbable, cet assemblage postmoderne de cuirs, de bois et de laiton, relève davantage de la représentation fantasmée – et politique – d'une paire de chaussures que d'une véritable paire de chaussures. Un objet-manifeste contre la société de consommation et la production en série.

Prompt: «A studio photograph of a woman legs wearing a pair of woman shoes from Ettore Sottsass»

lunettes

Alvar Aalto

Forcément, elles auraient été en bois. Plus précisément, en contreplaqué, pour en garantir la légèreté. Et après? La vérité, c'est qu'on n'aurait pas fait faire des lunettes de soleil à Alvar Aalto. Il était de ces architectes qui ont conçu des immeubles, voire des quartiers, des villas individuelles ou des complexes administratifs, les meublant du sol au plafond jusqu'à en dessiner les luminaires, mais se sont arrêtés net s'agissant de répondre à la coquetterie de l'individu. Dans le respect de son héritage, un audacieux lunettier-ébéniste se revendiquera-t-il un jour du maître finlandais?

Prompt: «A close up photography shot of a pair of wooden glasses made by Alvar Aalto»

IMAGES IA: MATHIEU BERNARD-REYMOND POUR LE MAGAZINE T

SYSTÈME D'ASSISES **ROGER** | DESIGN RODOLFO DORDONI
PETITE TABLE **SUPERQUADRA** | DESIGN MARCIO KOGAN / STUDIO MK27
DÉCOUVREZ-EN PLUS DANS **MINOTTI.COM/ROGER**

AGENT HENRIK MAASZ
T. 091 7911008 - INFO@PMOBILE.CH
LISTE DE REVENDEURS: WWW.MAASZ.CH

Minotti

Dans le cadre d'un nouveau format entre spectacle et débat présenté par le Grand Théâtre de Genève, les cinq épisodes de cet échange épistolaire seront joués dans «De toi à moi». Mise en scène de Licia Chery. Avec Mélanie Badibanga, Wetu, Raoul Baumann et Ted Beaubrun: le 3 novembre 2022. Infos et réservations: *gtg.ch*

Lettres d'exil

Dans leur dernier échange épistolaire, l'écrivaine rwandaise et l'auteur camerounais rapportent, chacun à leur manière, comment les cheveux sont des marqueurs sociaux et véhiculent des souvenirs forts, violents

images IA: *Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T*

Scholastique Mukasonga est née au Rwanda. Elle vit en France depuis 1992. Survivante du génocide des Tutsis au Rwanda en 1994, sa famille restée à Nyamata a été massacrée. Elle a publié dix ouvrages, récits, romans et nouvelles, traduits en une vingtaine de langues. «Notre-Dame du Nil» a obtenu le prestigieux Prix Renaudot en 2012 et a été adapté au cinéma. Début octobre 2022, elle a sorti chez Gallimard: «Sister Deborah».

Cher Max,

Je te l'avais promis dans une lettre précédente: il faudra que je te parle de nos cheveux à nous, femmes africaines, exilées, émigrées. Non, ce n'est pas un sujet futile, un papier pour *Amina* ou autre magazine féminin black. La nature, l'évolution, je ne sais quel dieu distrait ou pervers, un mauvais génie de la brousse nous a pourvues, pauvres négresses, non seulement d'une peau trop foncée, d'un accent irrémédiable, mais, comble des disgrâces, de cheveux crépus. Nous, femmes africaines, nous menons un combat avec/pour/contre notre chevelure: tresses, défrisages, teintures, perles, postiches, perruques et autres colifichets. Rien n'y fait, nos cheveux n'en font qu'à leur tête, qui après tout est la leur comme elle est aussi la nôtre. J'ai inventé pour eux un proverbe inédit dans la tradition: «Cheveux crépus, cheveux têtus.»

Ma vie, je pourrais la raconter sous forme de roman capillaire. Il commencerait, tu t'en doutes, à Nyamata. Les cheveux sont dans la tradition rwandaise des marqueurs de ce que les ethnologues appellent des «classes d'âge». Le bébé est pourvu d'une petite touffe de cheveux, un peu comme le pompon sur le béret des marins français. Elle est censée protéger la fontanelle réputée fragile du nourrisson. Après le sevrage, vient la coiffure dite *igisunzu*, commune aux garçons et aux filles, simple et mince motte de cheveux sur le devant du crâne. A la puberté, la coupe *umuderi* accorde aux filles une brève pause de liberté. Elles peuvent se livrer avec leurs cheveux à toutes les fantaisies, mais dès 18 ans, elles ont obligation d'adopter la coiffure *amasunzu* qui signale qu'il est grand temps de trouver un mari, ce que leurs mères se chargeront évidemment de faire pour elles.

Hélas, à la poursuite de mon si beau diplôme, je n'ai pas connu cette belle initiation chevelue à ma vie de femme. A l'école primaire, le maître d'école, un «évolué», partisan fanatique de l'hygiène occidentale, exigeait que tous ses élèves, filles et garçons, aient le crâne rasé. J'avais été dotée, pour mon malheur, d'une chevelure surabondante et, chaque matin, le rasoir avait beaucoup de peine à venir à bout de cette broussaille opiniâtre. J'étais souvent renvoyée de la classe pour quelques cheveux de trop. Cet excès de cheveux me valut au lycée Notre-Dame de Citeaux d'être l'objet d'une persécution quotidienne. N'était tolérée par les religieuses qu'une coiffure qui ne laissait sur la tête qu'une humble motte de cheveux. L'exubérance des miens se refusait à tant de modestie. Ils étaient d'ailleurs taxés par mes camarades «d'éthiopiens», pays d'où, selon le mythe inventé par les ethnologues racistes occidentaux, seraient venus les «envahisseurs» tutsis.

A Bujumbura, mon si beau diplôme me hissait au rang des femmes «évoluées»: je fréquentais les belles dames de la bonne société burundaise. Les élégantes passaient leurs après-midi sur la terrasse de leur villa, à défriser leurs cheveux. C'étaient les moments de convivialité féminine les plus sélects, le salon où il faut paraître et échanger les derniers potins. Les instruments de la délicate opération étaient pourtant bien primitifs: une longue tige de métal terminée par une rangée de dents acérées. Il fallait le rougir au feu. En France, j'ai revu l'instrument de torture: c'était, m'a-t-on expliqué, un peigne pour les caniches.

Longtemps, en France, je n'ai su que faire de mes cheveux hirsutes. J'errais dans Paris de boutiques obscures en officines sordides aux environs de la rue Saint-Denis et du boulevard Barbès. J'ai failli y perdre mes cheveux et ma tête sous la morsure acide des produits défrisants garantis made in America. J'ai fini par confier mon désarroi à la coiffeuse de mon village. Elle sait que je suis écrivaine, bien sûr elle n'a pas lu un de mes livres, comment en trouverait-elle le temps? Mais elle m'a vue à la télé: pour elle, j'appartiens à cette caste privilégiée des «vus à la télévision». Mais ma chevelure embroussaillée l'a manifestement choquée: «Non, pas vous! Je vais vous arranger cela.»

Tu sais, mon cher Max, la littérature nous rend «normal». Tu es écrivain, tu portes la couleur de ton écriture.

Ma vie, je pourrais la raconter sous forme de roman capillaire

Je la laisse prendre une photo de mes cheveux en l'état. Mes cheveux lui sont un défi: je sens que, malgré l'immensité de la tâche, elle part en croisade pour civiliser ma crinière. L'opération est longue mais ma coiffeuse triomphe de tous les obstacles. Enfin satisfaite, elle prend une nouvelle photo et me les présente: avant/après.

– Vous voilà présentable, vous pouvez aller enfin sur les plateaux télé comme une vraie star.

De guerre lasse, je fais une pause-cheveux. C'est l'été, justement la belle saison pour les chapeaux. Quelqu'un m'a dit, je ne sais si c'était un compliment: «Toi, Scholastique, tu as une tête à chapeaux!» Une pile de chapeaux fait face à une pile de livres: chapeaux de nuit, chapeaux de jour, chapeaux de cérémonie dignes de la reine d'Angleterre. Tu me dis, Max, «pardonner, c'est tourner la page». Moi je choisis un beau chapeau pour oublier, tout un été, à quoi ressemblent mes cheveux.

Un soleil émigré du Soudan ou d'Erythrée accable de ses rayons torrides la malheureuse Normandie. La Manche est devenue la Méditerranée mais les blanches falaises d'Albion n'en sont pas pour autant apparues à l'horizon des migrants qui regardent le flot de touristes anglais que déverse le ferry. Rêvent-ils encore au retour des estivants britanniques, de se glisser dans un camping-car même si on les menace outre-Manche de les réexpédier dans un pays d'accueil non voulu, mon pays, le Rwanda?

14 juillet, Fête nationale! Les chaînes de télé claironnent que le canon César fait des merveilles, la France va sauver l'Ukraine.

Cher Max, méfions-nous, nous avons peut-être gardé notre couleur mais la canicule met notre peau au défi: et si elle avait oublié notre soleil originel? Notre peau toujours aussi noire est-elle devenue une peau tendre d'assimilé? Max, sois prudent, cours vite t'acheter une ombrelle!

Scholastique

→

Né à Douala au Cameroun en 1986, ***Max Lobe*** est un romancier genevois. Ses ouvrages, tous publiés aux Editions Zoé et traduits en de nombreuses langues, abordent des sujets tels que la traite des femmes, les relations Nord-Sud, ou l'homosexualité noire africaine. Il est le fondateur de GenevAfrica, ce projet qui vise à nouer des liens littéraires entre la Suisse et l'Afrique.

Ma chère Scholastique!

Désolé pour mon long silence. Vois-tu, je n'ai même pas eu le temps de m'acheter une ombrelle comme tu le recommandes dans ta dernière lettre. J'ai dû rester en isolement pendant une bonne vingtaine de jours. La variole du singe. Lorsque le médecin me l'a annoncée au téléphone avec son accent bien germanique – et j'ai pensé à la glottophobie dont nous avions parlé dans nos précédentes lettres –, je me suis dit, mon pauvre garçon, retire-toi dans ta chambre et attends que la tempête passe.

Et quelle tempête! Crois-moi, cette maladie, c'est la douleur dans la chair. Même quand on est amateur du cuir et de la soumission, il y a des douleurs comme ça, tu en conviendras, ça ne touche pas l'âme, ce qui serait alors de la souffrance, mais ça déchire la peau, la chair, au sang. Imagine si à chaque fois qu'on va au petit coin, c'est comme si on y allait déposer un amas de lames tranchantes. C'est pour ça que je dis que cette maladie-ci, est la douleur dans la chair.

Tu rigolerais bien si je te disais que j'ai lu et relu ton aventure capillaire dans mon lit de maladie. *Scholastique à la conquête du cheveu rebelle*, j'ai pensé. Comme j'ai ri. J'ai beaucoup ri. Or, rire, lorsqu'on est malade, surtout de cette maladie-là, c'est pas bon. Ça ne fait qu'augmenter la douleur.

Maintenant qu'il est mort, mon père peut porter des perruques

Et par moments, cloué au fond du lit, la température haute, voilà qu'apparaît mon père. Oui, oui, mon père. Il est comme dans tous mes souvenirs. Il est costaud, le teint foncé, les pieds légèrement arqués et surtout ce regard rieur qui défie tout le monde, surtout le colon. Je n'ai pas besoin de lui dire le regret qui m'étouffe. Je crois que mon visage doit lui être assez éloquent. Il me tient la main gauche dont la paume est ouverte, il la caresse, est-ce qu'il chante une berceuse? Il me dit que ça ira, que je dois reprendre mes forces, écrire, écrire à son sujet tout ce que je veux, que je me sente libre de faire comme bon me semble, parce que, et il termine avec ça, on ne fait pas de la littérature avec du regret. Est-ce bien mon père qui s'adresse à moi, tandis que j'ouvre grand mes yeux dans le noir de la chambre, pour voir si ce n'est pas qu'un songe, de la fumée de rêve? Eh bien non, ma chère Scholastique, c'est vraiment papa qui me parle, voici qu'il se tient bel et bien là, assis à ma gauche, sur la chaise qui traîne par là. Il porte une perruque sur la tête. Ça lui tombe sur les épaules et cache une partie de son visage rond. Je reste interdit, la bouche bée. Il me dit alors un truc dont je me souviens très bien qu'il avait l'habitude de dire, de son vivant, au sujet des perruques et autres faux cheveux: «Ce sont les cheveux de morts.» Maintenant qu'il est mort, mon père peut porter des perruques. C'est étrange comme je lui ressemble.

J'ai moi-même porté des dreadlocks pendant de longues années. Je les portais comme une vraie crinière de lion, un lion indomptable. Puis un jour, au fond du fond – parce que ma vie n'est que dents de scie –, je me suis rendu dans un salon afro à Genève Cornavin, sous gare, tu peux pas louper ça, avec toutes leurs affiches, tu sais, les modèles de coupes proposées, la rumba congolaise en relief sonore, le ronflement des tondeuses, les rires qui jaillissent au milieu d'une dispute footballistique, l'odeur de l'alcool qui désinfecte après chaque client, les miroirs, beaucoup de miroirs.

Les coiffeurs ont sursauté lorsque je leur ai dit que je voulais me faire couper les cheveux. Il y en a un qui m'a dit: «Eh mon frère, comment tu veux couper de si belles dreadlocks? Tu sais combien de gens aimeraient les avoir longues comme ça comme tu les as?» Agacé, j'ai alors pris moi-même une paire de ciseaux qui traînait par là, et j'ai commencé à couper mes cheveux, un lot de dreadlocks après un autre, devant le groupe de coiffeurs médusés. «Voilà, que j'ai dit en montrant ma tête, c'est pour ça que je suis venu ici.» L'un des coiffeurs, précisément celui qui avait voulu freiner mon élan, m'a tourné une chaise et m'a invité à m'y installer. Quelque temps après, lorsque j'envoie à ma mère mon tout premier selfie, la tête nue, «Que Dieu soit loué», qu'elle répond texto, en joignant un grand cœur rouge en émoji. Je l'avais sortie de la honte d'avoir un fils qui se balade partout en dreadlocks. Un intellectuel!

Je me suis procuré une version électronique de ton roman *Un si beau diplôme* que j'ai commencé à lire. Mais la douleur de la maladie ne m'a pas permis d'avancer dans ma lecture. Je dois dire que tu es *gorgeous* sur la banderole que porte la couverture de ce livre. Quelle distinction!

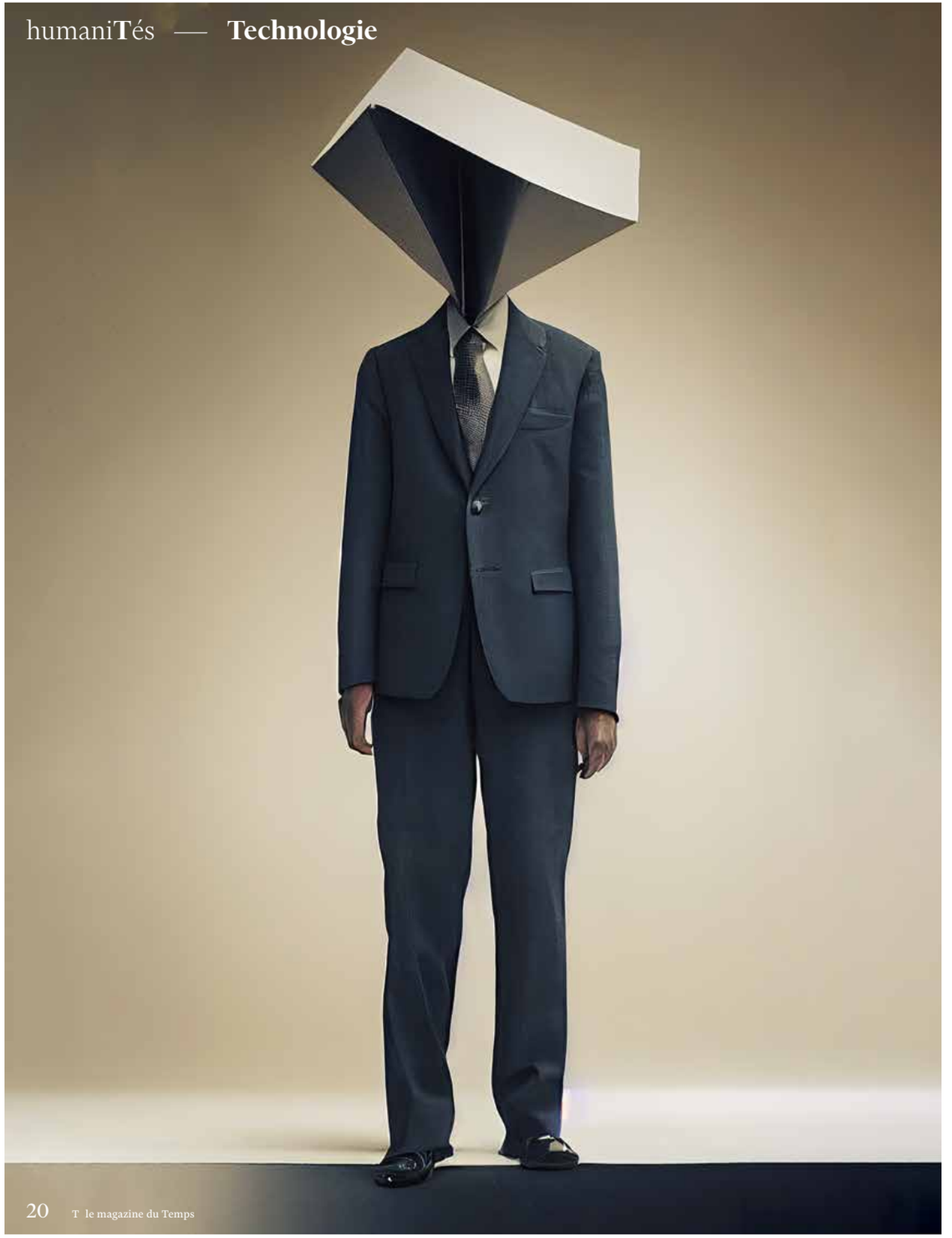
Ah ma chère Scholastique, nous arrivons à la fin de cet échange. Puisse-t-il se poursuivre, d'une façon ou d'une autre. Maintenant que je m'apprête à aller me coucher, j'écoute les dernières infos à la radio, rien qui s'arrange, après l'Ukraine, c'est maintenant le tour de Taïwan, après la Russie, c'est maintenant le tour de la Chine. En Afrique, la Russie et la Chine poussent la France dans ses retranchements, dehors. Fallait voir, l'autre fois, le Macron lorsqu'il était au Cameroun. Quel bain de foule! Il a dû s'y noyer. Les chants, les tambours, les balafons et tous les youyous que tu peux imaginer, comme à la vieille époque, l'époque de la mission civilisatrice, pour que le Père Biya reçoive son arrière-petit-fils. Tout ça fait mal aux yeux.

Maintenant que je vais beaucoup mieux, je dois rattraper le temps qui file. Je me prépare au lancement de la traduction allemande de mon roman, *Confidences, Vertraulichkeiten*, sur la guerre d'indépendance du Cameroun et son leader Ruben Um Nyobè. L'objet livre est très beau. Les Allemands, je le constate, sont de très bons lecteurs, aussi je prie qu'ils reçoivent bien ce livre-ci comme ils l'avaient déjà fait à ma première traduction allemande.

Ta voix me manquera, ton accent aussi, tes conseils d'assistante sociale, tes récits du souvenir, des mots pour dire l'indicible, des mots, tes mots dans lesquels je me sens bon, puisque nous avons ceci en partage, je crois, le doux parfum de l'exil.

Dans mes bras,

Maxou



La magie noire de l'IA

Chacun peut désormais demander à un programme d'intelligence artificielle (IA) de produire façon Picasso le tableau de son choix. Alors que les images de synthèse se mettent à pulluler sur le web et dans les magazines, le milieu créatif se demande quel impact elles auront sur sa pratique

par *Sylvain Menétrey*
images IA: *Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T*

Ce matin, en allant me servir un café, j'ai jeté un œil à l'écran de ma moitié qui insérait du texte dans le service en ligne de traduction automatisée DeepL. Au même moment, ailleurs dans le monde, un individu est probablement interrogé par des gardes-frontières parce qu'une caméra de surveillance reliée à un système de reconnaissance faciale l'a identifié comme un potentiel criminel. Dans quelques heures, à Hollywood, un producteur enverra un mail de refus à une jeune autrice, dont le scénario a été jugé commercialement peu rentable par le logiciel Vault AI, un service d'intelligence artificielle (IA) entraîné à reconnaître les préférences des spectateurs. Et dans deux semaines, quand cet article sera imprimé, vous découvrirez un magazine à l'iconographie produite avec le concours de générateurs d'images. Comme celles d'un algorithme, mes prédictions se révéleront peut-être inexactes et plombées par les stéréotypes, mais elles sont nourries de données factuelles: l'IA s'est installée, pour le meilleur et/ou pour le pire, dans nos vies connectées et surveillées.

Dans ce vaste domaine d'application, ce sont les services de génération d'images qui font crier à la révolution la planète techno et donnent des sueurs froides aux créateurs de contenus depuis quelques mois. Vous vous souvenez peut-être de cette opération de communication du nom de «The Next Rembrandt», chapeautée par Microsoft et la banque ING en 2016 à Amsterdam. Les deux entreprises dévoilaient un portrait dans le style du peintre hollandais qui avait été produit par une IA et une imprimante 3D alimentée en peinture à l'huile. L'opération consistait à démontrer les progrès du *deep learning* (apprentissage automatique). Cette modalité dominante de l'intelligence artificielle s'inspire du cerveau humain. Elle s'appuie sur un réseau de neurones capable de traiter des informations et d'apprendre de manière autonome lors de chacune de ses opérations via un processus dit de «rétropropagation». →

Le programme d'IA de «The Next Rembrandt» avait été entraîné à reconnaître et imiter la facture du maître à travers l'analyse de 346 de ses tableaux. L'image numérique générée avait ensuite été transmise à une imprimante 3D qui avait travaillé par couches pour donner du relief au tableau.

Depuis l'irruption de ce nouveau chef-d'œuvre artificiel, une série de services en ligne accessibles à tous se sont développés, dont le plus connu, mais aussi le plus opaque, se nomme DALL·E, contraction du peintre surréaliste et du robot de Disney. La version bêta de DALL·E 2 a fait sensation en avril 2022. Sa maison mère, l'association OpenAI fondée en 2015 à San Francisco – avec les milliardaires Elon Musk (parti en 2018) et Peter Thiel en bonnes fées dans son comité –, défendait à l'origine une intelligence artificielle en code source ouvert censée bénéficier à toute l'humanité. Depuis 2019, l'association à but non lucratif s'est transformée en entreprise mercantile et maintient le secret aussi bien sur ses codes que sur la vaste bibliothèque d'images qu'elle utilise pour entraîner son programme. Gérant avec habileté le lancement de son nouveau produit, OpenAI a d'abord réservé son accès à quelques centaines d'invités qui ont inondé Twitter d'images produites sur l'interface, suscitant les superlatifs. Désormais, il est accessible à tous. Par rapport à la première version du programme de 2021, DALL·E 2 offre des images en plus haute résolution. La nouvelle fonctionnalité d'*inpainting* permet de remplacer une partie d'une image par une autre, par exemple un chat par un chien. Surtout, un saut qualitatif s'est produit dans la compréhension par l'IA des relations entre différents objets, ce qui permet de générer des images aux scénarios complexes.

> Une fois l'ivresse de la production automatisée retombée, il apparaît que ces images s'apparentent à des remix. L'IA ne crée rien de neuf, mais recombine sous de nouvelles formes le contenu visuel avec lequel elle a été entraînée

D'autres services comme Midjourney ou Stability AI concurrencent DALL·E en offrant des performances différentes. «Selon mon expérience, lorsqu'on leur commande des photographies, DALL·E va fournir d'excellentes images photoréalistes contemporaines, de type images Stock, alors que les productions Midjourney évoqueront plutôt la photo vintage à dominante noir et blanc. On obtient en revanche des résultats plus solides dans le domaine de l'illustration avec Midjourney», juge le photographe Mathieu Bernard-Reymond, qui a travaillé avec ces programmes pour produire les images de ce magazine. Ces variations sont liées à la base de données avec laquelle l'IA a été entraînée, mais aussi aux biais inscrits dans les codes de ces machines.

Abracadaprompt

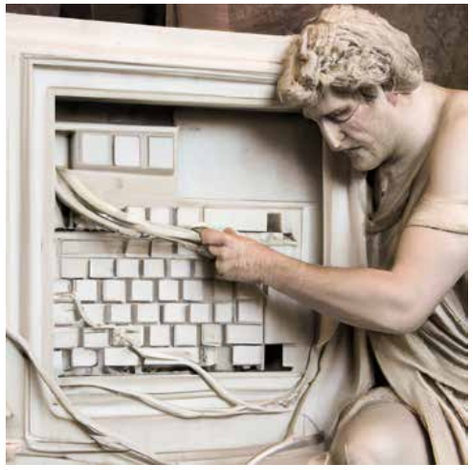
Tous ces services fonctionnent par l'introduction de commandes textuelles, qu'on nomme «prompts», dans des interfaces d'une simplicité confondante. On écrira par exemple: «Photo studio d'un plat de pâtes sauce bolognaise», ou ce «prompt» plus fantaisiste glané sur Twitter: «Un informaticien tentant de réparer une tour de PC, empêtré dans les câbles de la machine comme le Laocoon.» La précision du «prompt» avec des indications du style souhaité déterminera le résultat final. «Il y a un côté incantatoire; il faut trouver la bonne formule dans le grimoire. Quelques éléments de codage peuvent affiner le résultat», détaille Mathieu Bernard-Reymond. En quelques secondes, la formule magique opère et un ensemble de propositions d'images s'affichent à l'écran, étonnantes par leur précision, et même, parfois, leur inventivité. Le journaliste Casey Newton du site d'actualité technologique The Verge expliquait avoir été bluffé par les résultats à sa demande d'un *cinnamon roll* – une brioche à la cannelle – avec des yeux globuleux. «Dans certains cas, DALL·E a ajouté une paire d'yeux en plastique au rouleau, comme je l'aurais fait. Mais dans d'autres, il a créé des yeux à partir de l'espace négatif du glaçage. Et dans une proposition, il a fait les yeux à partir de petits pains à la cannelle miniatures.» Mignon, mais à quoi d'autre que procrastiner au bureau, nourrir des fils Instagram et remplir les poches des milliardaires de la Silicon Valley ces gadgets compliqués peuvent-ils servir?

Depuis le début de l'été, la presse généraliste s'est prise au jeu du «prompt». Des magazines comme *Cosmopolitan* et *The Economist* ont produit leurs premières couvertures par IA. Des commentateurs ont alors annoncé la mort prochaine de certains modèles d'affaires et professions créatives, à commencer par les banques d'images, dont se servent les médias pour illustrer un sujet d'une image prétexte, mais aussi les illustrateurs, voire les artistes. Julien Posture, illustrateur et doctorant en anthropologie à Cambridge, a publié une tribune sur le site Eye on Design qui dénonce ce pronostic pessimiste. Pour lui, cette vision dénote une mécompréhension de sa pratique. «Comme illustrateurs, on ne nous demande pas de réaliser des *cinnamon rolls* avec des yeux globuleux, mais d'élargir le champ des possibles. En d'autres termes, →

Visuels générés à partir d'un texte grâce à quatre services de création d'images par intelligence artificielle. Traduction du «prompt»: «Un informaticien, tentant de réparer une tour de PC, empêtré dans les câbles de la machine comme le Laocoon - copie en marbre d'un original hellénistique datant d'environ 200 av. J.-C., trouvée dans les thermes de Trajan en 1506.»

↘ **Avec DALL·E 2.**

↓ **Avec Midjourney.**



↑ **Avec Stable Diffusion.**

↑ **Avec Disco Diffusion.**

Les visuels générés par intelligence artificielle peuvent être étonnants de précision. Traduction du «prompt»: «Une photo studio d'un panier d'oranges posé sur une table.»

nous ne cherchons pas à faire la meilleure traduction en image d'un brief textuel, mais à amener notre point de vue sur un sujet. Le résultat final n'est souvent pas résumable verbalement, il est le fruit du passage du cerveau à la main.» Cette position d'auteur ne définit toutefois pas l'intégralité de la production d'illustrations actuelle qui ne témoigne pas toujours d'une perspective affirmée. «Il est vrai que notre travail souffre de dévaluation et de trivialisation, en particulier en illustration commerciale, où l'apport créatif n'est pas toujours visible.» C'est typiquement sur ce terrain sans grande valeur ajoutée que l'IA pourrait s'implanter, soit en supplantant les illustrateurs, soit en les assistant, en leur fournissant des esquisses ou des variantes qui accélèrent la cadence d'un travail déjà en partie mécanisé et standardisé.

Volontairement exemptes de contextes identifiables, de façon qu'elles puissent illustrer une recette de tarte aux pommes ou un site web sur les shiba inus à Genève comme à Shanghai, les images de Stock tombent aussi dans cette catégorie stéréotypée. Face à l'arrivée de cette concurrence, les grandes agences bruissent de signaux contradictoires. Le leader mondial Getty Images a banni les images générées par des IA au prétexte qu'elles violent potentiellement le droit d'auteur. A l'inverse, Shutterstock, une bibliothèque d'images low cost aux contenus téléchargeables sur abonnement, vient d'annoncer qu'il ouvre la voie à la commercialisation de ces productions, tout en établissant un partenariat avec le World Ethical Data Forum afin d'éliminer les photos non libres de droits. De telles précautions ne sont pas inutiles.

Systèmes mystérieux

Le blogueur américain Andy Baio a révélé cet été que sur un échantillon de 12 millions d'images de la base de données ayant servi à élever le programme open source Stability AI, 35 000 étaient sous droit d'auteur. «C'est un enjeu majeur, confirme Anthony Masure, professeur de design à la HEAD – Genève (Haute Ecole d'art et de design) et auteur de l'essai *Design sous artifice* (à paraître en 2023) consacré aux IA dans la création. Philippe Starck vient d'interdire aux IA d'aspirer les images de ses projets. Des gens réfléchissent à de nouvelles licences. Certains se demandent même si un style ne pourrait pas être protégé par le droit d'auteur.» Une fois l'ivresse de la production automatisée retombée, il apparaît que ces images s'apparentent à des remix. L'IA ne crée rien de neuf, mais recombine sous de nouvelles formes le contenu visuel avec lequel elle a été entraînée. «Le principe du *deep learning* est celui de la boîte noire. On indique ce qu'on veut obtenir, mais on ignore par quel processus la machine parvient au résultat final», explique l'enseignant de la HEAD.

Le service *open source* Disco Diffusion permet de jeter un œil dans la boîte où les images sont découpées à la scie sauteuse. Sur cette interface, on assiste à la composition de l'image, à partir d'un nuage de pixels qui se mettent progressivement en place à mesure que le réseau de neurones sélectionne des éléments pertinents pour répondre à la commande textuelle. La désorganisation apparente avec laquelle le programme opère est liée au travail d'abstraction qu'elle a préalablement effectué. Les paramètres de chaque image qui l'a entraîné ont été étiquetés et transformés en coordonnées géométriques, un travail considérable qui nécessite la puissance de calcul d'une ferme de serveurs. Durant le processus de production, le réseau de neurones passe ces données au crible et sélectionne les composants pertinents pour son projet. Le chemin qu'il emprunte reste mystérieux et aléatoire, même pour ses programmeurs.

Cette opacité des systèmes d'IA est souvent dénoncée, car elle élargit le fossé entre humain et technologie. Depuis une vingtaine d'années, les fabricants de matériel informatique et de logiciels retirent toujours plus de pouvoir d'action aux utilisateurs en commercialisant des appareils difficilement réparables ou des interfaces sur lesquelles la marge de manœuvre se restreint. L'impossibilité d'intégrer des hyperliens dans des posts Instagram est un exemple parmi d'autres de cette autonomie rognée graduellement. Avec l'IA, c'est un gouffre qui s'ouvre, si on pense aux problèmes de responsabilité des voitures autonomes ou des diagnostics médicaux assistés par ces systèmes. En ce qui concerne les générateurs d'images, on peut s'inquiéter de la perpétuation de biais de genre et de race: sans précision dans le «prompt», c'est par défaut un matériel visuel à dominante occidentale qui s'affiche.

Cela dit, lorsqu'il s'agit de produire un contenu publiable intéressant, le rôle de l'humain ne disparaît pas de l'équation. Pour ce numéro du magazine T, à la manière d'un producteur de *dub* triturant des sons avec ses machines, Mathieu Bernard-Reymond a jonglé avec quatre programmes différents, remixant des images produites par une IA en les insérant dans les circuits d'une autre. «Dans l'idéal, il faudrait entrer en dialogue avec les IA, comme s'il s'agissait d'un membre de l'agence de design, et les faire intervenir dans des phases spécifiques de développement d'un projet, en vue d'obtenir des inspirations, de détailler telle ou telle zone d'une image, etc.», recommande Anthony Masure. Le chercheur en design cite Balenciaga AI, un projet de 2018 de Robbie Barrat. Ce jeune artiste programmeur américain a entraîné un réseau de neurones à reconstruire des tenues Balenciaga à partir d'un corpus d'images de défilés et de campagnes de la marque. Très éloignée du mimétisme à la «The Next Rembrandt», sa collection synthétique se compose de silhouettes étranges, des images en latence où les pièces de vêtements se superposent et fusionnent parfois dans un nouvel impressionnisme digital. La poésie de ce travail nous indique que l'intérêt de l'IA réside davantage dans son esthétique composite et spectrale que dans sa capacité à reproduire de l'identique à collerette. Comme la photographie lors de son apparition, cette invention est en quête d'auteurs (humains). ●

Mort à Vienne

Si la capitale autrichienne est reconnue pour être celle de la musique, elle est aussi celle du macabre. Visite du musée des malformations anatomiques et cimetière au programme

par *Isaure Hiace*
images IA: *Mathieu Bernard-Reymond*
pour le magazine T

↗ **Cet étrange cabinet de curiosités macabres, issu de l'imagination d'une intelligence artificielle, n'est pas celui que vous verrez dans la «tour aux fous» à Vienne, mais il pourrait y ressembler...**

← **Découvrir de nuit le deuxième plus grand cimetière d'Europe, c'est possible à Vienne (où les tombes sont presque aussi imposantes que sur cette illustration).**

Cimetière central de Vienne, 19h. La nuit tombe déjà. Le croassement des corbeaux, mêlé aux bourrasques, donne la chair de poule. «Bienvenue à tous! Allumez vos petites lampes torches!», chuchote Gabriele Saeidi, comme si elle pouvait déranger, ici, qui que ce soit. La guide s'adresse à une dizaine de personnes, des curieux venus visiter le deuxième plus grand cimetière d'Europe... de nuit. Plus de 330 000 tombes, 3 millions de corps! Les visiteurs du soir, dociles, suivent Gabriele Saeidi à travers les tortueuses allées du cimetière, écoutant religieusement les anecdotes que la guide leur distille. «Au XVIIIe siècle, une théorie a circulé, selon laquelle les personnes récemment décédées sortaient de leur tombe pour attaquer les vivants et leur sucer le sang», raconte Gabriele Saeidi. «Cette légende des revenants est remontée jusqu'à la cour de Marie-Thérèse d'Autriche, qui voulut savoir si c'était vrai. Elle a donc demandé à son médecin personnel Gerard van Swieten d'étudier cela. C'est ainsi qu'il a établi que les revenants n'existaient pas.»

Au fil des allées, alors que les tombes rivalisent de beauté, on réalise l'importance que les Viennois accordent à leur enterrement. «C'est le concept de *schöne Leich*, avance Gabriele Saeidi, du «beau cadavre». Il remonte au règne de Marie-Thérèse, à l'époque baroque, période lors de laquelle les funérailles sont devenues toujours plus fastueuses. Certains dépensaient toute leur fortune pour leurs funérailles. Ils économisaient pour cela. Ce phénomène existe encore aujourd'hui: certains mettent de côté en vue de leur futur enterrement.» Pour s'en assurer, il faut revenir au cimetière, de jour, lorsqu'il est ouvert.

La mort 2.0

Car au milieu des 80 kilomètres de sentiers et des 15 000 arbres du *Zentralfriedhof*, se trouve un musée pas comme les autres: celui des pompes funèbres. Dans ce lieu atypique, on découvre les subtilités des rites funéraires et du cérémonial viennois du deuil, grâce à 250 illustrations et objets en tout genre. Le plus excentrique? Une sorte d'alarme pour les morts. «Les gens avaient peur d'être enterrés vivant, c'est pour cela que cet objet a été créé», explique Erich Traxler, qui travaille au musée depuis 2014. «Une sangle passait autour de la main, une autre autour du pied et le tout était relié à une alarme. Si quelqu'un que l'on croyait mort bougeait, cela déclenchait l'alarme. Mais ce que le concepteur n'avait pas prévu, c'est que lorsqu'un corps se décompose, il bouge. Il y avait tellement de fausses alarmes que les gardiens du cimetière ne vérifiaient même plus.»

Plus surprenant encore: la boutique du musée. Ici, vous pouvez acheter une clé USB en forme de cercueil, un masque de nuit portant l'inscription «je ne suis pas mort, je ne fais que dormir» ou encore – et celui-ci est très prisé des Viennois – un sac en toile arborant «*ich lese, bis ich verwese*», c'est-à-dire «je lis jusqu'à ce que je me décompose». Etonnant? Pas pour Erich Traxler: «Les Viennois rient avec la mort. Aujourd'hui, de nombreuses personnes essaient d'avoir l'air jeune grâce à la chirurgie esthétique. Avant, on allait boire un verre avec la mort pour essayer de gagner un peu de temps. Il n'y a rien d'aussi certain que la mort, on ne peut pas l'empêcher, alors on lui sourit, sans pour autant se moquer d'elle.» On rit avec la mort, on lui parle, bref, celle-ci est partout dans la culture viennoise. S'il ne fallait qu'une preuve de cela, écoutez la chanson «*Schickt mir die Post*» du groupe viennois ultra-populaire Wanda, dans laquelle le leader chante: «Je veux aller au ciel aussi vite et confortablement que possible, envoyez-moi déjà mon courrier à l'hôpital!»

Vienne n'occulte pas pour autant la face sombre de la grande faucheuse. Les plus hardis pourront ainsi se rendre au musée de la criminalité, à celui de la torture ou encore celui des malformations anatomiques. Pour ce dernier, rendez-vous à la Narrenturm, la «tour aux fous». Cette bâtisse cylindrique, située en plein centre de la cité, a été construite en 1784. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, elle accueillait les «malades mentaux», puis devint, dans les années 1970, un musée fédéral. Ouvert à tous, il abrite, avec 50 000 pièces, la plus grande collection d'anatomie pathologique du monde. «L'exposition permanente est divisée en trois parties, commente Eduard Winter, le directeur. La première est consacrée à l'histoire de la pathologie, la deuxième aux symptômes des maladies et la troisième s'intéresse à certains organes spécifiques; il y a ainsi une salle uniquement sur les maladies du cœur, une autre sur celles des poumons, etc.» Défilent ainsi sous nos yeux, organes malades, moulages de cire de corps atteints d'infection ou d'inflammation, squelettes et autres réjouissances.

Si certaines des maladies exposées ont aujourd'hui disparu en Europe, comme la tuberculose, la plupart existent encore, et on frémit en ayant sous les yeux des cas extrêmes. Exemple avec le squelette d'une enfant de 5 ans, frappée d'hydrocéphalie à la fin du XIXe siècle, ce dont témoigne son crâne immense: «Elle était fille de noble et avait son propre serviteur pour tenir sa tête! Aujourd'hui, ça n'irait pas aussi loin car on opérerait, en tout cas en Europe ou en Amérique du Nord. Dans d'autres pays, on pourrait voir des cas comme celui-ci.» A la fin de la visite, Eduard Winter s'amuse de notre mine légèrement dégoûtée. S'il avoue que certains de leurs 35 000 visiteurs annuels l'arborent eux aussi, la plupart font face car ils ont envie de se confronter à ce sujet: «Il y a beaucoup de Viennois qui s'intéressent à cela et qui ont envie de voir de leurs propres yeux. Ils veulent comprendre. Il arrive d'ailleurs que certains viennent car un membre de leur famille ou eux-mêmes ont eu une de ces maladies. Un tel musée correspond bien à Vienne, cela ne serait peut-être pas possible dans une autre ville. Vienne et la mort sont liées mais c'est une belle relation, une relation saine.» Comme si connaître la mort et ses signes annonciateurs permettait d'en avoir un peu moins peur... ●

Berlin, un futur sans voiture

Réputée pour laisser la place aux rêves, la capitale allemande est devenue un laboratoire urbain. Alors que des quartiers entiers sont planifiés sans trafic routier, la population travaille aussi à reconquérir l'espace public

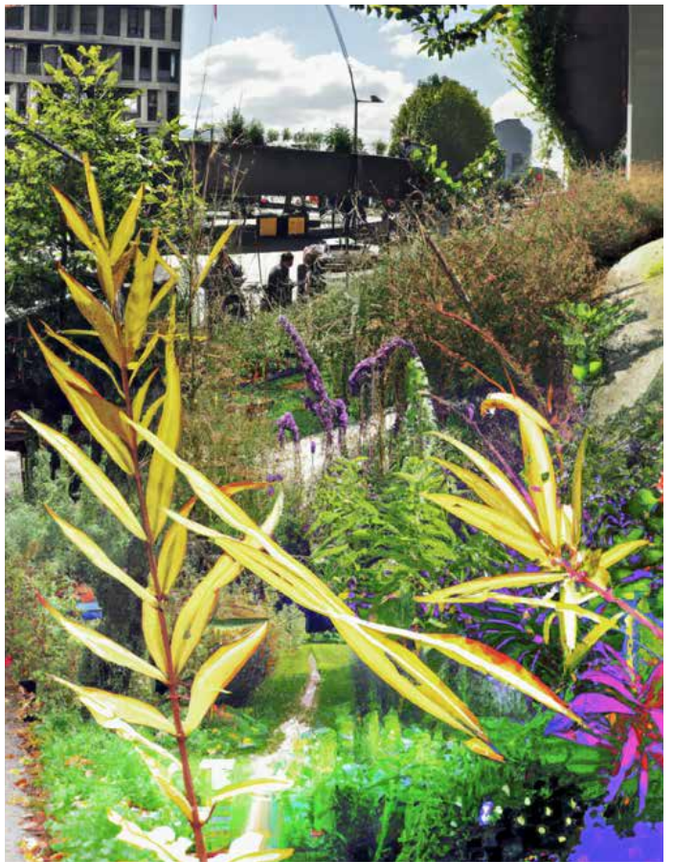
par *Julien Méchaussie*
images IA: *Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T*

Terminus Urban Tech Republic. Les écrans du bus de la ligne 109 affichent déjà le futur de l'ancien aéroport Tegel. Un futur né le 8 novembre 2020 après le décollage et le tour d'honneur du tout dernier avion: le vol AF1235 à destination de Paris-Charles de Gaulle. Des adieux presque déchirants tant les Berlinois chérissaient Tegel pour sa facilité d'accès, sa taille qui rappelait plus un aéroport de province et son architecture des années 1960. Relique du passé après l'inauguration du BER, nouveau grand aéroport au sud-est de la capitale allemande.

«Nous voulons écrire ici le futur de la ville», annonce d'emblée Gudrun Sack. La directrice générale de Tegel Projekt, entité mandatée par le land de Berlin et qui chapeaute la planification de ces quelque 500 hectares, reçoit dans l'ancien bâtiment administratif de l'aéroport. De grands panneaux explicatifs occupent tout le rez-de-chaussée. Accessibles au public, les visiteurs y découvrent une vision postindustrielle centrée autour de trois éléments: l'Urban Tech Republic, un parc dédié au développement des technologies urbaines du XXIe siècle; un immense espace de loisirs et de verdure; et le Quartier Schumacher – 5000 nouveaux logements avec des matériaux de construction durables, une consommation d'énergie réduite au minimum, et des rues interdites aux voitures. Ou plutôt libérées des automobiles, comme le précise le terme allemand «autofrei» accolé à ce quartier résidentiel pensé pour 10 000 personnes. «La nécessité de posséder une voiture est dépassée, nous devons rendre les rues aux habitants», affirme Gudrun Sack.

Unique en Europe

Immeubles de six étages, écoles, jardins d'enfants, commerces, centres médicaux, lieux de rencontres. Le tout traversé par des rues de 15 à 18 mètres de large. Sans barrières ou bornes en béton, mais avec des systèmes numériques de lecture automatique de plaques d'immatriculation. Ambulances et livreurs pourront entrer dans le quartier sans crainte d'une amende. Pour les autres, il faudra payer plusieurs centaines d'euros. Selon les →



«Ce projet est la preuve définitive que les Berlinois souhaitent vivre dans un espace urbain libéré des voitures», juge Benni Wasmer, qui milite pour un centre-ville sans automobiles. Un souhait illustré ici à l'extrême par une IA.

brochures, un projet unique en Europe, dont les travaux démarreront à la fin de cette année avec les premiers appartements livrés en 2027.

Installé à Berlin depuis 1993, Stefan Carsten est géographe urbain et futurologue. A partir de données technologiques, sociales et économiques du présent, il dessine les tendances pour l'avenir: «Penser et améliorer la qualité de la vie urbaine est devenu un atout économique. Plus personne ne veut et ne voudra vivre dans une ville polluée où les enfants à vélo se font renverser par des véhicules motorisés.» Emanation de la ville industrialisée, la voiture sera, selon lui, devenue obsolète dans les environnements urbains de nos économies tertiarisées, infusées de savoirs, de créativités et d'informations. Stefan Carsten observe avec attention le site de Tegel. Erigé en modèle avant même sa sortie de terre, le Quartier Schumacher le laisse encore sceptique. Un quartier sans voitures ne signifie pas pour autant des habitants sans voitures. La ville n'y gagnerait pas grand-chose avec des garages collectifs aux abords des habitations. Le futurologue préfère citer l'exemple de certains habitats coopératifs en Suisse, notamment dans le canton de Genève, où les personnes doivent s'engager par écrit à ne pas posséder de voiture – préalable pour y obtenir un logement.

Quartier bloqué

Si les plans ne sont pas encore définitifs, Gudrun Sack promet des hubs de mobilité en bordure du Quartier Schumacher: vélos-cargos et vélos individuels en libre service, voitures en autopartage ou encore bus autonomes réunis au même endroit pour se rendre aux deux stations de métro les plus proches, voire directement en ville. Une nouvelle ligne de tramway doit également être construite.

«Ce projet est la preuve définitive que les Berlinois souhaitent vivre dans un espace urbain libéré des voitures», juge Benni Wasmer, engagé au sein de l'initiative «Berlin autofrei», laquelle milite pour un centre-ville sans voitures. Plus de 50 000 signatures ont ainsi déjà été remises auprès du Sénat berlinois pour le contraindre à organiser un référendum local. «L'industrie automobile a fait croire aux Allemands qu'un individu sans voiture ne serait pas une personne libre, poursuit Benni Wasmer. Mais c'est un mensonge. Nous avons besoin d'espaces libérés avec une diversité de mobilités. C'est ici que se trouve la liberté.»

Aujourd'hui, 60% de l'espace public berlinois est occupé par les voitures. Alors que seuls 14% des trajets sont effectués dans un véhicule individuel, lequel reste garé en moyenne 23 heures sur 24. Au-delà d'îlots urbains protégés comme le futur Quartier Schumacher, l'initiative «Berlin autofrei» défend une vision globale qui profiterait à l'ensemble de la société, issue d'un vote démocratique.

Cette lame de fond pour délivrer les rues s'est récemment exprimée au 1er étage de la mairie de l'arrondissement de Lichtenberg, dans l'ancien Berlin-Est. Le président de la Commission ordre public et circulation fait part de son étonnement tout en saluant la forte affluence du jour. Ils sont près d'une centaine de citoyens à avoir investi la salle à l'impressionnante hauteur de plafond. Certains brandissent des affiches où on peut lire: «Des rues où il fait bon vivre», «Pour des quartiers sans voitures». Pétitions, processus participatif: les habitants du petit quartier Kaskelkiez se sont réunis autour du concept des «Kiezblocks». Victime du trafic de transit, ce secteur résidentiel est traversé chaque jour par plusieurs milliers de voitures qui se rendent au centre-ville. Oliver Jakubith est assis au premier rang. «Nous sommes là pour reconquérir l'espace public, lance sans détour cet habitant du quartier, qui a récolté de nombreuses signatures. Au XXe siècle, l'automobiliste était un être respectable, symbole de prospérité. Aujourd'hui, il est vu comme une personne qui s'est arrogé des droits et un espace au détriment de la majorité. Et il s'accroche à ses privilèges qui n'ont plus lieu d'être.»

L'idée de «Kiezblock» est simple et peu coûteuse: en multipliant les voies à sens unique, l'automobiliste tourne en rond et ne peut entrer et sortir que par une seule et même voie. Avec une limitation de vitesse à 10 km/h. Le trafic de transit perd alors tout son intérêt. Après de longues années de bataille avec une mairie qui a toujours donné la priorité au trafic, les habitants touchent enfin au but. Les élus se disent prêts à voter en faveur d'un «quartier bloqué». Une première pour Berlin et une défaite pour la circulation automobile scrutée par de nombreux autres quartiers prêts à leur emboîter le pas.

Ville de ruptures habituée aux grands bouleversements de l'Histoire, Berlin semble se profiler comme le laboratoire du futur de nos villes. Face à la crise climatique, les citoyens et certains acteurs économiques privés s'engagent, fatigués d'attendre un Sénat berlinois incapable de tenir ses promesses prenant la poussière au fond des tiroirs. La pandémie de Covid-19 a démontré que Berlin pouvait être à la hauteur de sa réputation de métropole, où tout est encore possible. Du jour au lendemain, des pistes cyclables temporaires sont apparues un peu partout. Les médias du monde entier se sont jetés sur cette politique volontariste. Malgré la levée des mesures de confinement et la reprise du trafic automobile, nombre de ces pistes ont été pérennisées.

La nouvelle loi sur la mobilité prévoit 3000 kilomètres de voies cyclables et se veut exemplaire du tournant de la mobilité. Le Sénat se vante volontiers du projet précurseur du Quartier Schumacher et de la restructuration complète de l'aéroport Tegel. Cela risque de ne pas suffire aux yeux du géographe urbain Stefan Carsten. «Encore plus qu'un tournant de la mobilité, nous avons besoin d'un tournant de l'espace public, dixit celui qui défend également un nouveau vivre-ensemble en ville. Les quartiers qui cherchent à se libérer des voitures, l'agressivité dont font preuve certains cyclistes, tout cela n'est que l'expression d'une volonté de reconquête de l'espace public. Et il faut que piétons et cyclistes s'unissent dans cette bataille. Car cet espace ne suffit plus pour tout le monde.» Une bataille qui vise en premier lieu celui qui y occupe aujourd'hui encore la position dominante: l'automobiliste. ●

Vins égyptiens, la prise de tête

Au pays des pharaons, rien ne se prête à la culture du vin: ni le climat, ni la tradition musulmane. Pourtant, une industrie viticole tente d'y faire sa place, encouragée par des taxes prohibitives sur les alcools importés et une demande du secteur touristique

par *Justine Babin*
image IA: *Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T*

Il est 10h et le soleil frappe déjà fort sur les nouvelles vignes de l'Egyptian International Beverages Company (Egybev), dans la commune de Khatatba, au nord-ouest du Caire. La quarantaine de travailleurs quotidiens mobilisés sur l'exploitation sont à pied d'œuvre depuis 5h30 du matin et devront s'échiner quelques heures encore pour récolter les derniers raisins de la saison. «Habituellement nous finissons vers 10h30, mais aujourd'hui c'est une journée spéciale; c'est le dernier jour des vendanges», explique Samir Chawki, l'ingénieur agronome chargé de l'exploitation.

La récolte a commencé précocement mi-juin pour se terminer fin août, afin d'éviter une trop grande maturation des baies sous les fortes chaleurs qui s'abattent en été sur le delta du Nil. «Il a fait jusqu'à 50 degrés l'été dernier, cela a occasionné des dégâts, souligne Samir Chawki. Heureusement, cette année, la météo a été plus clémente.»

Les conditions climatiques en Egypte ne sont pas propices à la culture du raisin de cuve. «Nous nous situons 300 kilomètres trop au sud par rapport à la région la plus adaptée», déplore Labib Kallas, ingénieur œnologue chez Egybev. En plus des fortes chaleurs, le sol et l'eau, présente en faible quantité, ont des niveaux de salinité trop élevés, conséquence notamment de l'arrêt des crues du Nil depuis la mise en service du Haut Barrage d'Assouan en 1971.

Une véritable industrie viticole existe pourtant dans le pays, dont les origines remontent à l'Antiquité. Deux entreprises, Egybev et Al Ahram Beverages Company (ABC), se partagent aujourd'hui l'essentiel du marché local du vin égyptien, élaboré à partir de raisins locaux et, dans une moindre mesure, de fruits importés. Quelque 100 000 hectolitres sont produits chaque année, selon Egybev, qui affirme détenir environ 40% du marché.

Deux facteurs sont à l'origine du succès inattendu de la filière. Une taxation prohibitive de 3000% sur les alcools importés d'une part, dans un pays musulman où la vente et la consommation d'alcool sont très encadrées. Le développement, d'autre part, d'une clientèle touristique importante, désireuse d'alternatives meilleur marché. «Les autorités ont réalisé qu'il n'était pas possible d'avoir une industrie touristique digne de ce nom sans laisser les gens boire un verre», estime le consultant viticole britannique David Molyneux-Berry. Sans compter que les taxes de 150% sur la vente de vin local représentent une rente intéressante pour l'Etat.

Château Migraine

«Les bonnes années, nous réalisons entre 60 à 70% de notre chiffre d'affaires grâce au marché touristique, notamment à travers les hôtels», affirme Leen De Schutter, directrice marketing d'ABC. «La culture du vin n'est pas encore très forte chez les Egyptiens; leur consommation se limite aux occasions spéciales.» Le vin local, bien que plus abordable, reste aussi encore trop coûteux pour une partie de la population, dont environ 30% vit sous le seuil de pauvreté. Dans les rares magasins de vins et spiritueux, les bouteilles d'ABC s'achètent ainsi contre 140 à 350 livres égyptiennes (18 francs suisses), soit l'équivalent de plus de sept repas de koshari, une spécialité culinaire locale bon marché, très appréciée des classes populaires pour ses qualités nutritives.

Le tourisme et les barrières tarifaires ont donc encouragé la renaissance du secteur dans les années 2000. L'industrie viticole est alors en dépérissement et ses vins de piètre qualité lui valent le surnom de «Château Migraine». «Il ne restait quasiment plus de vignes dans le pays; le vin était principalement produit à partir de moût de raisin concentré importé», raconte Labib Kallas, recruté par l'entreprise depuis son Liban natal. «La plupart des vignes avaient été arrachées après les nationalisations sous Nasser dans les années 60; certains cépages autochtones ont disparu.» C'est notamment le sort connu par le domaine historique de Gianaclis, fondé en 1882 par un commerçant de tabac grec installé à Alexandrie. La cave est la seule à avoir survécu, rachetée en 1999 par ABC, elle-même passée sous le giron du groupe Heineken en 2002.

Le brasseur néerlandais s'allie alors à des agriculteurs locaux pour relancer la cultivation de la vigne, embauche un œnologue français et investit massivement dans la modernisation de la cave. «Les installations étaient obsolètes; le vin tournait rapidement au vinaigre en l'absence de réfrigération», se souvient David Molyneux-Berry, qui propose également à l'époque ses services.

Le producteur de vin et spiritueux Egybev, majoritairement détenu par le richissime homme d'affaires copte Samih Sawiris, voit également le jour en 2005. «Nous sommes arrivés sur le marché avec l'idée de produire un vrai vin égyptien, confie Labib Kallas. Nous avons introduit des cépages européens comme le cabernet sauvignon, la syrah ou le chardonnay, qui ont donné de bons résultats.» Le vignoble utilise également un cépage local, le banati. «Je l'ai découvert un peu par hasard en produisant de l'arak libanais; j'ai pensé qu'il pourrait donner un vin de qualité.»

Qualité mi-figue, mi-raisin

Les techniques culturales sont adaptées pour tenter de limiter l'impact des aléas climatiques. Des piquets en forme de lyre sur certaines parcelles exploitées par Egybev permettent notamment de réduire l'exposition des grappes au soleil et d'augmenter le rendement. Cachés sous les feuilles, les raisins demeurent moins sucrés et plus acides.

Des efforts qui portent leurs fruits. «Nous sommes conscients de nos limites; on ne peut pas faire un grand vin égyptien à la hauteur d'un grand vin européen, reconnaît Labib Kallas. Mais le vin local est arrivé à un degré de qualité acceptable pour nous et pour les visiteurs qui se rendent en Egypte.» Insuffisant, en revanche, pour rêver d'une aventure à l'international et se prémunir ainsi contre les fluctuations de l'activité touristique, causées ces dernières années par l'instabilité politique et sécuritaire dans le pays, et plus récemment la pandémie de Covid-19. Egybev exporte bien quelques cols au Japon et en Chine – «les consommateurs asiatiques n'ont pas les mêmes préjugés sur le vin égyptien», justifie Labib Kallas – mais ABC affirme se concentrer pour l'instant sur le marché local. On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même! ●

Ceux qui aiment le Mont-Blanc prendront le vélo

A travers huit cols et trois pays, l'auteur de ce texte a fait le tour de l'éminence européenne. Une aventure à 15 km/h qui permet de profiter pleinement du paysage – et aussi de toucher à ses propres limites

par *Henry Plouïdy*
images IA: *Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T*

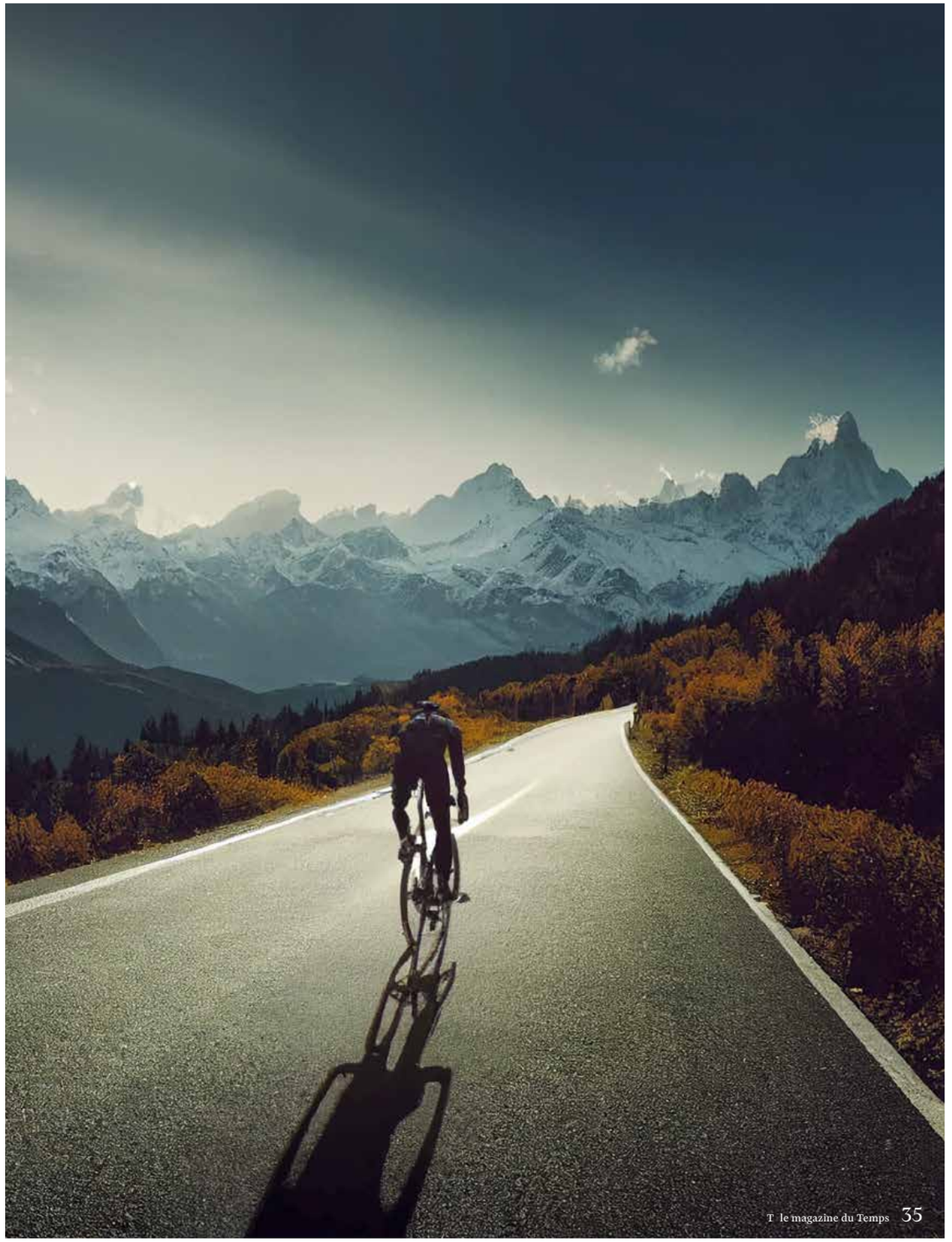
«*The trick is to keep breathing.*» Le truc, c'est de continuer à respirer: c'est le refrain d'une excellente chanson de Garbage (1998), qui me hante depuis le printemps, lorsque le désir de faire le tour du Mont-Blanc à vélo s'impose à moi. La chanson parle d'amour évidemment, et résume assez fidèlement ma relation avec l'objet vélo, et sa pratique: j'en bave parfois, mais une descente grisante suit forcément le col, alors il ne faut jamais abandonner – en amour, c'est parfois plus compliqué.

A vélo donc, je ne suis pas de ceux qui doutent d'eux-mêmes et je sais qu'à mon rythme nul défi est hors de portée. Vu d'en haut – sur une carte Michelin –, le massif du Mont-Blanc tient dans un mouchoir de poche. J'ai cinq mois pour me préparer, changer de rythme, accumuler les kilomètres sur une variété de terrains, boulotter des pâtes à toutes les sauces et choisir une bicyclette… Voici un projet économique au premier degré: il m'occupera jusqu'en septembre.

De fil en aiguille, dans ma recherche de l'itinéraire idéal, c'est un presque inconnu, Steve, qui propose de m'accompagner au long de 331 kilomètres, avec un dénivelé positif de 9050 mètres et 21 heures 15 de selle, à la vitesse moyenne de 15,5 km/h. «C'est faisable», me dit-il après avoir vu le nuage d'effroi traverser mon regard.

Steve est une locomotive. Pour terminer avec panache des vacances sur la Côte d'Azur cet été, il est rentré à vélo depuis Menton par la route des Grandes Alpes, 785 kilomètres en autonomie et en huit jours. Il a suffisamment d'expérience en itinérance et il a déjà prévu la liste exhaustive des affaires à transporter pendant ces quatre jours. Y compris la *butt cream* ou pâte à cul, panacée aux meurtrissures de la peau enfermée dans le cuissard.

Audacieux, je choisis de faire l'expérience au guidon d'un nouveau vélo, Officine Mattio OM1 S, une véritable bombe conçue et fabriquée par un tout jeune atelier à Coni dans le Piémont. Les cyclistes savent tous que le vélo, ses réglages en particulier, est une monture →



«De fil en aiguille, dans ma recherche de l'itinéraire idéal, c'est un presque inconnu, Steve, qui propose de m'accompagner au long de 331 kilomètres, avec un dénivelé positif de 9050 mètres et 21h15 de selle, à la vitesse moyenne de 15,5 km/h. «C'est faisable», me dit-il après avoir vu le nuage d'effroi traverser mon regard.» Un périple mis en perspective par l'IA à travers ces trois images.

intime, un équilibre subtil et essentiel entre le ressenti et l'image. Et ce modèle est assez dingue: en carbone moulé d'une seule pièce, il pèse une plume grâce à son équipement très pointu. Sur la chaussée, ses roues en carbone sifflent comme le vent, le groupe électronique se manie d'une pression du doigt et par Bluetooth, il n'y a plus de câble ni de conduite d'huile visibles – les freins sont à disque – et la bête, à l'essai, me procure des sensations inédites. Sur mes parcours de prédilection, je fais sauter tous mes précédents chronos. Je l'équipe donc de deux sacoches appropriées, et je pars m'entraîner sur les cols du Chablais valaisan.

Tout dans la tête

Jusqu'ici tout va bien. Restent les jambes à affûter pour nous hisser, la bombe et moi, au sommet de huit cols entre 1600 et 2400 mètres d'altitude, au rythme de deux par jour. Davide, l'un des fondateurs d'Officine Mattio, me prévient quand même: «Tu peux rouler sur le plus beau des vélos, il te faut toujours avoir les jambes!»

Le jour J, tout se met en place à la façon d'un Rubik's Cube, quand apparaît enfin une face complète. La pluie a cessé une heure avant notre départ, laissant l'asphalte rincé et adhérent; l'importateur de la bombe en Suisse a fait le déplacement à Martigny pour nous souhaiter bonne route et on y va, direction Aoste pour un tour du Mont-Blanc dans le sens des aiguilles d'une montre.

La trajectoire la plus directe d'un point A à un point B étant une ligne droite, nous commençons par gravir les lacets de Champex-Lac pour atteindre Orsières où commence la longue mais régulière route du col du Grand-Saint-Bernard. Tu parles d'une ligne droite! Mais Steve affirme que ce premier col bucolique doit faire partie de la totale, et que la route principale pour le val de Bagnes est aussi laide que dangereuse.

La mise en jambes est enthousiasmante, nous arrivons à l'heure au pied du col où nous attend Martin, un copain de l'adolescence. Singulier trio dès la comparaison des destriers: je roule sur une F1, Steve a choisi parmi ses sept vélos le Van Nicholas en titane «de qualité aéronautique» et Martin débarque avec son fidèle Villiger acier, bleu électrique et véritable vintage y compris câbles en gerbe, pédales à cage, et pompe scotchée au cadre.

La route du col, le plus élevé du tour à 2460 mètres, progresse de façon très régulière jusqu'aux derniers lacets, nettement plus corsés, pour atteindre l'hospice. A Bourg-Saint-Pierre, nous sommes toujours groupés. Affamé, au contraire de Steve et Martin qui arrivent à grimper à l'eau, je propose un arrêt sandwich avant de faire d'une fringale une montagne. Les quatre jours prendront ce format: je dois manger comme un ogre à intervalles réguliers pendant que mes deux compagnons prennent de l'ascension. Steve, une balise avec son coupe-vent jaune, Martin profitant d'une endurance fruit d'années d'entraînement à peau de phoque, et moi-même, touriste ébahi devant tant de beauté sauvage. Et inquiet de manquer de calories. Le vélo, c'est tout dans la tête, y compris l'estomac.

Basculer du col vers Aoste est une expérience vertigineuse. Ça glisse comme à skis. Après quelques lacets, je m'arrête pour faire la connaissance de deux étudiants lausannois de retour de vacances dans le Piémont, et la route depuis là, avec ses contreforts de pierre, évoque immédiatement la tour de Babel.

Résultat de cette contemplation: deux heures de retard au B&B réservé. Introuvable par ailleurs. Et c'est là que commencent mes difficultés. Responsable du projet et de la réservation des hôtels, je ne dors pas de la nuit. Or les muscles se réparent la nuit.

L'ascension du col du Petit-Saint-Bernard le lendemain est un apostolat physique et un régal visuel. S'extraire d'Aoste par la route principale est dangereux et salissant malgré les filtres à particules des diesels en cohorte, mais le Mont-Blanc veille de son côté rugueux où il n'est plus que roche, dès la bifurcation en direction de La Thuile à Pré-Saint-Didier. C'est éprouvant, cela semble très long, houspillés par les motards omniprésents qui considèrent que la route est leur pré carré, et les camping-cars XL de France, d'Allemagne et alentour rendant l'ascension toxique.

Ainsi va la planète vélo, en tout cas celle des «vrais» cyclistes qui franchissent cols et kilomètres comme si leur vie en dépendait – et personnellement, la mienne en dépend. L'effort est fondamental, relever des défis comme ce tour du Mont-Blanc est plus excitant que n'importe quelle escapade en vol low cost

Je trouve intéressant de constater qu'autant de CO2 bêtement émis par des conducteurs de tout acabit, persuadés qu'ainsi se matérialise leur fantasme de liberté, soit aussitôt oublié au passage du col du Petit-Saint-Bernard, son kiosque annonçant la vente de cannabis, juste après la frontière avec la France au lieu-dit Lancebranlette. Ça ne s'invente pas.

De là, la vue est imprenable. La vallée de la Haute-Tarentaise s'étend sur des kilomètres depuis Bourg-Saint-Maurice, en direction des Arcs, de Val-d'Isère et de Tignes au sud, et au nord vers le Cormet de Roselend, magnifique col à 1968 mètres d'altitude, mais c'est l'aventure du lendemain. →

Ce jour-là justement, Martin nous quitte par TGV – la SNCF va vraiment partout! – et Steve-la-balise s'estompe à mesure que manquent mes heures de sommeil. Il pédale après un café noir et une tartine, je me régale d'œufs, jambon et fromage accompagnés de grands crèmes. La messe est dite.

Je n'avais jamais grimpé le Cormet de Roselend depuis Bourg-Saint-Maurice, une étape magnifique à travers ruisseaux, cascades et alpages au gré d'une bonne dizaine de lacets. Au sommet, toute l'Europe cycliste est présente, et plus encore: un voyageur danois me prend en photo devant le panneau indiquant l'altitude du col et la distance vers Bourg-Saint-Maurice au sud, et Albertville au nord.

C'est là que réapparaît le Mont-Blanc, il est saisissant dans sa commune d'origine, qui n'est pas Cham'. Son dôme immaculé jouera à cache-cache au gré des lacets, surgissant soudain entre la cime des arbres jusqu'à mon arrivée à Vallorcine

Un couple retraité de Digne-les-Bains, en voyage depuis quarante jours, avec vélos à assistance électrique et panneaux solaires miniatures qui rechargent la pléthore d'accessoires électroniques à la fiabilité hasardeuse dont nous sommes tous otages; un groupe de cyclistes de Lyon, tous en tenue de leur club accumulant les cols de la région; et l'inévitable beau et jeune gars en total look Rapha, label d'origine anglaise au rapport qualité-prix abyssal mais à l'image tendance. Il est avec deux jeunes Britanniques le seul cycliste hautain, et bien sûr Français, qui ne salue pas à la ronde.

Car ainsi va la planète vélo, en tout cas celle des «vrais» cyclistes qui franchissent cols et kilomètres comme si leur vie en dépendait – et personnellement, la mienne en dépend. L'effort est fondamental, relever des défis comme ce tour du Mont-Blanc est plus excitant que n'importe quelle escapade en vol low cost et l'équipement, hors de prix, remplace fréquemment Gucci, Prada et LVMH confondus. Auprès des femmes et des hommes, une paire de chaussures s'achète à 400 francs. Chaussettes, cuissard, maillot de corps et jersey techniques signés dépassent les 500 francs. Sans compter qu'un vélo comme le mien, à 9800 balles, atteint aisément le prix d'une Dacia Spring neuve.

Descendre du Cormet vers Beaufort-sur-Doron est un toboggan inouï. Dévaler dans un couloir rocheux pour plonger sur le lac du barrage de Roselend, d'un azur parfait, et je continue tel un pilote de rallye pour grimper Les Saisies à 1560 mètres, et glisser enfin jusqu'à Saint-Gervais-les-Bains à travers Megève. C'est là que réapparaît le Mont-Blanc, il est saisissant dans sa commune d'origine, qui n'est pas Cham'. Son dôme immaculé jouera à cache-cache au gré des lacets, surgissant soudain entre la cime des arbres jusqu'à mon arrivée à Vallorcine.

La fin justifie les moyens. Saint-Gervais est l'étape – dédiée au Mont-Blanc et sans le faste et les apparences de Chamonix – la plus charmante de ce tour. Steve y dîne de victuailles obtenues au Petit Casino, je file droit au bistrot gastro de l'hôtel où je me régale la tête nettoyée.

C'est ici aussi que je croise un cycliste d'Argentière, de retour du tour mais en trois jours, et qui m'accompagnera jusqu'à la gare du Mont-Blanc Express de sa ville. Nous discutons vélo, il me propose de partager un repas maintenant que le tour est terminé et qu'un arrêt déjeuner ne sera plus coupe-pattes. De Chedde où je le rencontre, ça monte constamment jusqu'aux Houches par une route sur le versant opposé de l'effroyable viaduc de la nationale, d'où le Mont-Blanc semble à portée de main. C'est aussi le parcours d'une vélo-route qui débute à Genève et trouve son terme à Argentière, où j'attrape in extremis le train qui me ramène à Martigny. J'avais prévu le raccourci, j'ai déjà grimpé le col de la Forclaz pour aller chatouiller le barrage d'Emosson, au-delà de Finhaut, dans ma collection des barrages valaisans. Ce petit train transfrontalier crapahute le long de la vallée du Trient, en balcon, et offre les sensations d'une escapade en tyrolienne. Un parcours magique, une prouesse technique qui conclut avec admiration mon aventure.

Que je refais dès demain, peut-être à l'envers, et accompagné de copains contemplatifs comme moi. Je regrette ne pas avoir relevé les numéros des deux étudiants lausannois rencontrés le premier jour, qui me parlèrent exactement de cela, la contemplation qu'offre une randonnée à vélo. Mais c'est une des règles du jeu. Se croiser au milieu de toute cette beauté, échanger avec joie, et en rester là. ●

publicité V-ZUG

Le succès repose sur un solide esprit d'équipe

Romain Grosjean brille aussi bien sur les circuits de Formule 1 qu'en cuisine, en compagnie de son épouse Marion. Une réussite qu'il doit au travail, mais surtout à des alliés de taille. Rencontre.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, c'est un peu grâce à la course automobile que le pilote franco-suisse Romain Grosjean, 36 ans, s'est découvert une passion pour la cuisine: «En 2009, alors que j'allais faire mes débuts en Formule 1, j'ai dû perdre quelques kilos, vu que je suis assez grand pour un pilote automobile. Au bout d'une semaine de blancs de poulet sans sauce et de haricots verts, j'en ai eu un peu marre. J'ai donc commencé à m'intéresser à la cuisine.»

De fil en aiguille, le sportif s'est entouré des bonnes personnes pour se perfectionner dans l'art culinaire, car comme sur les circuits automobile, le succès repose sur un solide esprit d'équipe. «Dans les restaurants, c'est souvent le chef qui est mis en avant, tout comme le pilote dans la course automobile. Or s'il n'y a pas une brigade derrière le chef ou une équipe derrière le pilote, impossible d'avoir de bons résultats», remarque fort justement Romain Grosjean.

Mariés depuis 12 ans, Marion Jolliès et Romain Grosjean s'entourent des bonnes personnes pour exceller dans l'art culinaire.

Les liens, c'est tout

Entouré de son épouse Marion, qui le soutient, et de leurs trois enfants, le pilote automobile s'adonne à de multiples créations tout en veillant à respecter l'équilibre alimentaire lors de la composition des repas. La fratrie se régale sans critiquer, pour des moments à table qui restent sacrés: «Nos enfants mangent très volontiers et de tout: viandes grillées, légumes, gratins, poisson,... C'est souvent en famille qu'on cuisine de bonnes choses pour se délecter de cet esprit de partage et d'amour qui est extrêmement important à mes yeux», confie le Genevois. Depuis quelques mois, il a la chance de vivre aux États-Unis avec les siens. Un véritable laboratoire culinaire qui reste assurément une source d'inspiration, tant pour les plats à déguster en famille que pour des projets futurs liés à la gastronomie. «Les USA, c'est grand comme l'Europe. Qu'on soit au Texas ou en Caroline du Nord, on découvre des choses assez surprenantes, bien éloignées du junk food», constate le pilote.

Au-delà de sa famille aimante, Romain Grosjean a aussi su tisser des liens forts et profonds avec des chefs de renommée internationale qui ont pu le coacher et l'influencer. Parmi ces grands noms, citons Akrame Benallal, Guy Savoy, Joël Rebuchon, ou encore Marcel Ravin. «Très différents les uns des autres, ces maîtres queux m'ont beaucoup inspiré par leur créativité et leur dextérité» confie le Franco-Suisse. Par ailleurs, c'est sous l'impulsion d'Akrame Benallal que le projet éditorial «Cuisine et Confidences» a pu voir le jour. «Un grand moment de rires partagés avec Marion et le photographe culinaire Patrick Rougereau» se souvient le pilote. Ce réseau de professionnels encourage également Romain à concrétiser un rêve: ouvrir un restaurant en collaboration avec un grand chef. «Peut-être que ce projet verra le jour, mais pour le moment je passe trop de temps sur les circuits», précise-t-il, avec un brin d'amertume.

Aux fourneaux, le champion peut compter sur de solides alliés: des appareils électroménagers V-ZUG que le coureur compare volontiers à des œuvres d'art tout en s'émerveillant de leur simplicité d'utilisation: «Une fois ces appareils installés, on n'a plus l'impression d'être dans une cuisine mais plutôt dans un intérieur joliment décoré avec de beaux appareils. De plus, on arrive à faire fonctionner l'appareil à la perfection sans même consulter le mode d'emploi, c'est dire si l'utilisation est intuitive....» Un parfait équilibre entre esthétique et praticité que Romain Grosjean apprécie particulièrement pour se consacrer à l'un des plaisirs de l'existence: la bonne chère.

→ L'IA permet de générer des illustrations avec un style propre à une culture et son époque, comme ici: une histoire d'amour étonnante entre un poète soufi et son amant hindou durant le XVIe siècle au Pakistan.

Soufi, mon amour!

Au Pakistan, un mausolée dédié à un grand poète du XVIe siècle raconte une histoire étonnante: celle de deux hommes qui se sont aimés à une époque où l'homosexualité n'était pas criminalisée. Aujourd'hui encore, des milliers de croyants s'y rendent en pèlerinage

par *Bastien Massa*
image IA: *Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T*

La pratique de l'islam au Pakistan, notamment au Pendjab, est fortement influencée par le soufisme, qui occupe une place primordiale dans la culture populaire. Ce courant a inspiré les plus grands poètes et musiciens du pays. Certains mausolées regorgent d'histoires aussi singulières que sulfureuses qui dénotent avec la vision rigoriste que l'on a du Pakistan aujourd'hui. A Baghbanpura, dans le sépulcre du grand poète soufi Shah Hussain, deux tombes de marbre blanc renferment l'une des histoires d'amour les plus étonnantes de l'époque.

Shah Hussain naît en 1538 dans une famille de tisserands de Lahore récemment convertis à l'islam. Très vite, ses parents décèlent un mysticisme chez ce garçon qui se promène dans la ville tout de rouge vêtu et capable à l'âge de 10 ans de réciter le Coran. Ils décident de confier son éducation à un *pir*, un maître soufi de l'ordre de Qadiriyya.

Montrant sa dévotion totale à son amant et l'amour sans faille qu'il lui voue, Shah Hussain décide de prendre son nom, devenant ainsi Madhu Lal Hussain. Un acte d'amour qui rappelle l'un des récits romantiques les plus connus du folklore pendjabi, «Heer et Ranjha»

Pendant vingt-six ans, le jeune Hussain va mener une vie d'ascète, suivant de manière orthodoxe les rites et les traditions soufis jusqu'à la redécouverte d'un verset coranique qui va bouleverser son rapport au monde terrestre: «La présente vie n'est que jeu et amusement.» *Les bestiaux (Al-An'am)*, sourate 6, verset 32. Il se jure alors de passer le reste de sa vie terrestre dans la jouissance. Dès lors, il développe un goût pour la poésie et devient maître du *kafi*, un style de musique célébrant les poèmes des grands soufis du sous-continent indien.

Ivresse de l'amour

Un jour qu'il prêchait aux abords du marché, le derviche voit s'arrêter devant lui un somptueux cheval chevauché par Madhu Lal, un jeune et élégant garçon issu d'une lignée de prêtres hindous. «Shah Hussain est foudroyé, il tombe instantanément dans l'ivresse d'une transe mystique», écrit le grand spécialiste du soufisme indien Rizvi. Son amour pour Madhu le pousse à s'installer dans le quartier du jeune hindou, où il attendra seize longues années avant que celui-ci ne connaisse lui aussi cette ivresse, séduit au fil des ans par les prêches du maître soufi.

L'homosexualité, notamment masculine, est plutôt bien acceptée par l'élite moghole qui dirige alors le Pendjab. Babur, le premier empereur moghol, raconte ouvertement dans ses mémoires son amour pour un garçon de Kaboul. Si pour les poètes persans, l'homoérotisme est perçu comme une relation spirituelle entre l'homme et Dieu, qui peut symboliser l'amour divin, pour le peuple, cette liaison entre un derviche musulman et un jeune hindou est en rupture avec les normes de l'époque. L'homosexualité est rejetée par les membres de l'entourage de Madhu, qui voit d'un œil suspect la relation entre les deux hommes. Noor Ahmad Chishti, raconte dans son recueil de chroniques soufies qu'ils décident même, surprenant les amants dans le même lit, de les tuer. Mais, poursuit l'auteur, «rendus aveugles par le pouvoir de Hussain, ils n'ont pu trouver la porte et s'en sont allés.»

Montrant sa dévotion totale à son amant et l'amour sans faille qu'il lui voue, Shah Hussain décide de prendre son nom, devenant ainsi Madhu Lal Hussain. Un acte d'amour qui rappelle l'un des récits romantiques les plus connus du folklore pendjabi, *Heer et Ranjha*: «Que tout le monde m'appelle désormais Ranjha et plus Heer. Je ne suis plus Heer, car je fais un avec Ranjha.»

La tombe du poète et de son amant hindou attire chaque année des milliers de croyants. «Les saints comme Madhu Lal Hussain sont les amis de Dieu, alors je viens demander de l'aide pour qu'il intercède en ma faveur», confie Noor, venue au mausolée avec ses enfants. Cette histoire d'amour témoigne également du syncrétisme – la combinaison de doctrines initialement incompatibles – du soufisme dans le sous-continent indien. Au XVIIIe siècle, le maharajah sikh Ranjit Singh unit sous une même fête Mela Chiraghan, le festival des lumières, avec l'Urs (l'anniversaire de la mort) de Madhu Lal Hussain. Et durant tout son règne, Ranjit Singh mènera la procession du mausolée de Madhu Lal Hussain aux jardins royaux de Shalimar, mêlant musulmans, hindous et sikhs. Cette porosité entre les religions a perduré jusqu'à la partition de l'Inde en 1947 et la création du Pakistan.

Dans un contexte d'uniformisation et de radicalisation religieuse, ce syncrétisme est aujourd'hui menacé. L'influence wahhabite au Pakistan a conduit à un rejet de la pluralité du soufisme, poussant des fanatiques à mener des attaques terroristes contre plusieurs sanctuaires soufis de Peshawar à Lahore. L'histoire d'amour entre Shah Hussain et Madhu Lal subit elle aussi des tentatives de réécriture: certains religieux essaient de la transformer en relation spirituelle, et non charnelle. ●

Amnésie photographique

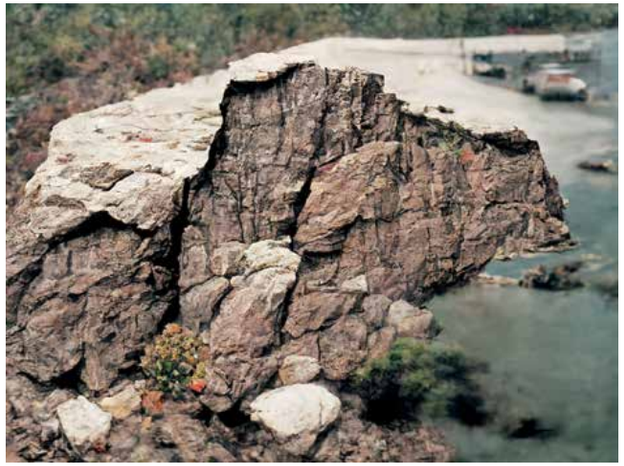
Les nouvelles frontières numériques ont toujours occupé une place centrale dans le travail de ***Mathieu Bernard-Reymond***. Dans ce portfolio, l'artiste s'est appuyé sur des logiciels adossés à l'IA pour mettre des images sur le flou de ses souvenirs

par *Rinny Gremaud*

← **«Je t'avais dans les bras pour la première fois, et je t'ai montré le ciel par la fenêtre.»**

→ **«Je suis resté là un moment, pas mal déglingué.»**

→ **«On se préparait pour partir, l'incendie approchait.»**



→ **«C'est sur cette plage bétonnée. La première image qui me semblait réussie.»**

Photographe assisté par ordinateur ou plasticien utilisant le médium photographique? Avec cette nouvelle série d'images, entièrement réalisée sans appareil photo, la question paraît légitime. Mais Mathieu Bernard-Reymond refuse de choisir. Ou plutôt, il dit: «Je reste très attaché à mon étiquette de photographe. C'est un métier que je continue d'exercer par ailleurs, dans d'autres circonstances. Et quand j'aborde ces nouvelles techniques d'IA, je me comporte encore en photographe, par exemple dans mon besoin de conserver un lien avec une forme de réalité. Et aussi dans l'ensemble des gestes de ma pratique: organiser les images, savoir les manipuler, exercer un sens critique, anticiper ce qu'elles pourraient vouloir dire, tout cela fait partie du métier. Et ce travail-là n'est pas différent lorsque les images sortent d'une IA plutôt que d'un appareil.

Alors oui, on pourrait dire que je suis assisté d'un ordinateur, non pas pour m'aider à faire ce dont je serais incapable, mais plutôt pour permettre une forme de lâcher-prise. A leur manière, les outils numériques ne se comportent pas différemment d'un médium traditionnel, il y a toujours une part de hasard et de surprise dans le résultat. Je fais des expériences avec ces outils comme d'autres laissent couler l'encre sur du papier, sans savoir ce que cela donnera à la fin.

Je ne décide pas à l'avance ce que je veux montrer. Au contraire: je fais des hypothèses, et je finis par comprendre en cours de route ce que je suis en train de faire. La découverte d'un nouvel outil est un moteur créatif essentiel pour moi. En explorant une technique inconnue, je m'offre la possibilité de découvrir des chemins auxquels je n'avais pas pensé.

La série présentée ici, que j'ai intitulée *I Think I've Forgotten This Before*, est typique de cette démarche exploratoire. En testant les différentes IA, il m'a semblé évident que leur fonctionnement ressemble à ce qui se passe dans notre tête quand on essaie de se remémorer quelque chose. Alors j'ai pensé que ce serait l'occasion, avec cet outil, d'aller explorer ma propre mémoire, mon histoire, essayer de les visualiser à travers les IA. En invoquant des souvenirs de manière assez abstraite, je suis parvenu à obtenir des images qui synthétisent étrangement des expériences passées. Par exemple, je me souviens d'un moment à la maternité, la première fois que j'ai parlé à ma fille. Je la tenais dans mes bras, devant la fenêtre, et je lui ai dit: «Ça, c'est le ciel». Ce moment où je me suis senti investi d'une grande responsabilité est associé dans ma tête à beaucoup d'autres images – en quittant la maternité, j'ai vu un arc-en-ciel, etc. Ce souvenir assez flou s'est traduit dans cette image qui est à la fois belle et tourmentée, avec une dimension violente que je n'avais pas du tout anticipée. Et qui pourtant correspond bien à ce moment-là de ma vie.

Le fait de devoir passer par le langage pour créer ces images, puis de recevoir en retour un résultat qui révèle une dimension impensée de son propre passé, on pourrait dire que ça ressemble à une démarche thérapeutique. Ou analytique. En tout cas, c'est vrai que ça donne à ce travail relativement sentimental une dimension, aussi, assez cérébrale.» ●

→ **Page suivante: «Comme une explosion de fleurs dans le désert.»**

← **«Formentera. En même temps, Felix Baumgartner sautait en parachute depuis l'espace.»**

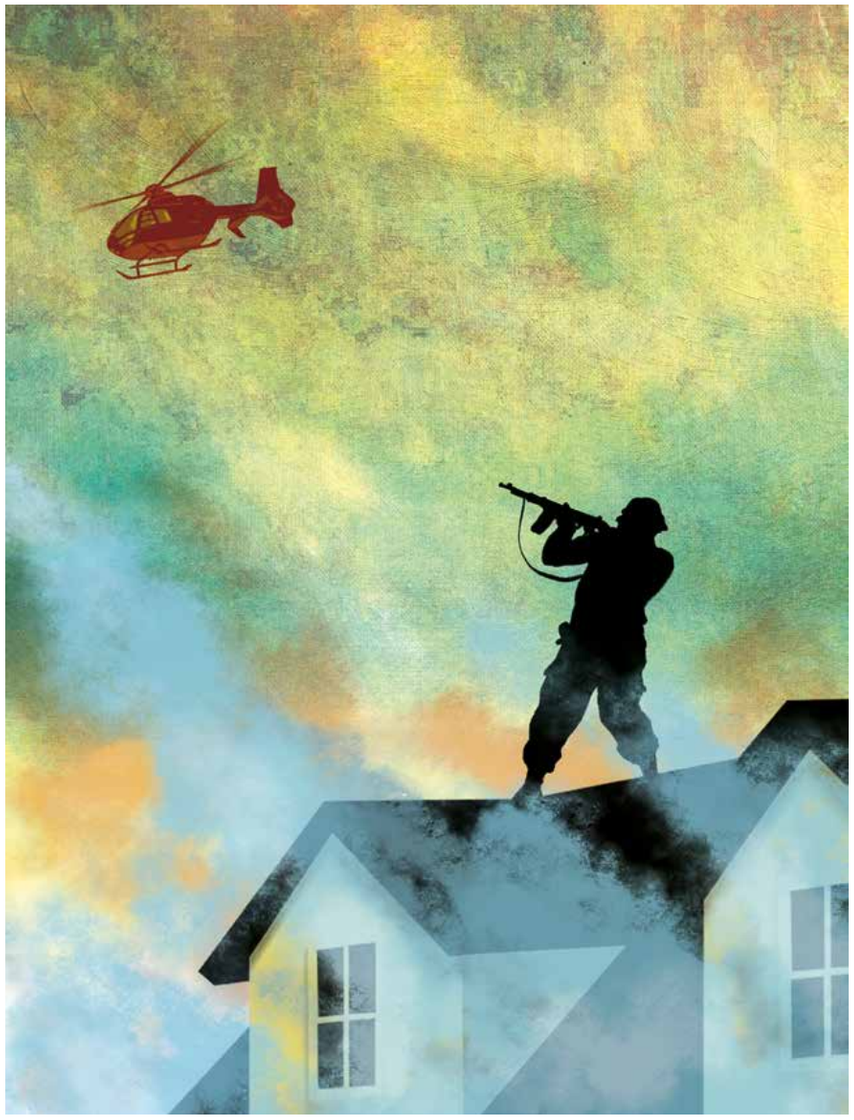
→ **«J'offrais à mes parents un feu d'artifice de cailloux en les jetant en l'air, et en faisant des bruits de pétard avec ma bouche.»**

← **«Ce dîner romantique.»**

→ **«Par le sud, la lumière entrait dans la chambre.»**

← **«Tu dormais sur la plage avec un livre.»**

→ **«Vouloir une maison à Isola Bella.»**



Dimanche 22 août

Etat de siège

Chasseral
un récit en neuf épisodes
par Joseph Incardona

illustration:
Christian Cailleaux

chapitre 5

Dans les épisodes précédents, Wolf Doppelmayr, qui vit reclus dans sa maison, «reçoit» le représentant de l'Office des poursuites ainsi que de potentiels acheteurs avec un fusil d'assaut. La police biennoise encercle désormais son logement et cherche à entamer des négociations. La tension monte.

Ça pourrait aussi s'intituler *Pas de grillades pour le sergent Jubek*. Ni de chips au paprika et de bière fraîche autour du barbecue. Mais des cernes sous les yeux, des joues piquées par la barbe et une haleine chargée de café et de nicotine. Et une chemise de fonction bardée d'auréoles blanches sous les aisselles. Et ce foutu gilet pare-balles sous la canicule comme un corset médical qui comprime le thorax et provoque des dermatites.

Les heures sup s'accumulent, sergent. Ça fera un rab de salaire, mais qui nous rendra ces heures de vie et de liberté?

Il est bientôt midi, le soleil cogne dur. Une gifle sur la nuque. Ça fait aussi une ligne rouge sur le front de ceux qui portent képi ou béret. Les cheveux humides s'entremêlent. Pour ceux qui ont passé l'âge de la chevelure abondante, les gouttelettes de sueur ruissellent sur le crâne et se faufilent dans le col de la chemise. Grosso modo, animal on est mal, on voudrait être autre part, là où il ferait frais et ventilé. On a tout le temps soif, on est moite. Sauf les gars des forces spéciales parfaitement hydratés qui rongent leur frein, piaffent d'impatience dans leur camion aux vitres teintées où l'air conditionné tourne à plein régime. Ils sont tout à leur obsession: s'introduire dans cette maison, neutraliser le sujet et venger leurs collègues blessés. Ils sont frères d'armes, ils en ont gros, ils sont pleins de ressentiment et de colère froide. Ce que disent leurs regards: si on ne les avait pas mis sous les ordres de cette fliquesse à la mords-moi et de son major à la voix de marionnette, ils auraient inspecté les lieux selon leur protocole, ils ne se seraient pas fait avoir comme des bleus, par négligence, car eux ne sous-estiment jamais l'ennemi. Ce vieux dans sa maison, c'était trop facile, la commandante aurait dû subodorer le piège à con. Résultat: ils doivent attendre.

Et sûrement que, parmi les journaleux qui attendent, eux aussi, il y en a qui auraient souhaité passer ce week-end autrement qu'à faire le pied de grue en marge des rubans «POLICE» déroulés autour de la maison. D'ailleurs, et tant qu'à faire, ils en ont profité pour baptiser l'individu «Le Forcené de Bienne»; cette petite ville bilingue (français/allemand) de 55 000 habitants, située au nord du canton de Berne, en plein cœur de la région des Trois-Lacs et sise entre le massif du Jura (ouest), le Plateau suisse (est) et le lac de Bienne (sud). Il y a beaucoup à parier qu'en dehors de cette histoire vous entendrez très peu parler de cette localité. On peut facilement s'y emmerder, à Bienne, surtout les jeunes. Ils vous diront qu'il faut se rendre minimum à Berne ou à Lausanne pour que ça bouge. Du coup, ce type dans sa maison est une aubaine. En dehors du groupe Gentiane muni de ses SIG-533 et de toute la technologie possible, les jeunes du coin sont sans doute les seuls à vouloir être là. Ils se ravitaillent en bière et clopes, mangent des sandwichs sous cellophane. Les autorités ont dû lâcher du lest lors de leur deuxième conférence de presse: maintenant, on en sait davantage sur ce Wolf Doppelmayr, on sait pourquoi il ne veut pas quitter sa maison et on connaît sa gueule, une photo étant parue dans le journal local ainsi que dans la presse nationale. Un type seul contre sa banque et contre tous, un type ayant dégommé deux superflics, ça donne de quoi rêver aux réfractaires. Sans compter les badauds, les éternels curieux volontaires, de tout temps et en tous lieux; ce sont les mêmes partout, avec leurs mains dans le dos comme le bonhomme Umarell, et leur pantalon bien repassé au pli impeccable. Leur curiosité est comme une seconde nature, ou peut-être pensent-ils comme dans ces vers de Lucrèce qu'*il est doux, quand la mer est haute et que les vents soulèvent les vagues, de contempler du rivage le danger et les efforts d'autrui: non pas qu'on prenne un plaisir si grand à voir souffrir le prochain, mais parce qu'il y a une douceur à voir des maux que soi-même on n'éprouve pas.*

Les cons.
Ceux qui ne se mouillent pas.
Ceux qui ne s'impliquent pas.
Ceux qui ne décident pas.
Ceux qui regardent.
Dieu vomit les tièdes.
Ainsi, parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche.
(Apocalypse 3:14-16).

Joseph Incardona est né en 1969. Il est l'auteur d'une quinzaine de romans, dont le dernier, «Les Corps solides», est paru le 25 août aux Editions Finitude. Dans le feuilleton proposé ici, il part d'un fait divers qui lui permet d'explorer un de ses thèmes de prédilection, celui des perdants magnifiques: l'individu confronté à la confluence du fatum et du tragique, sa lutte pour la dignité et l'affirmation de soi.

Retrouvez tous les épisodes en ligne.

*

→

Et de lui, alors, qu'en penserait Dieu?

Réponse de l'intéressé: rien à foutre de Son jugement.

Dieu qui, d'abord?

Dieu est mort au sud-ouest du Nigeria, près d'Ayetoro, un matin du mois de mars 1995. En bordure d'une route de terre battue, les corps d'une femme et de sa fille, Bayi (35 ans) et Kami (13 ans). Violées et données en sacrifice aux fétiches. Pieds et mains coupés. Clitoris excisés.

Bayi et Kami Doppelmayr.

Ma femme et ma fille.

Peut-être était-ce une hérésie ces voyelles couplées à mon patronyme teuton. Une volonté d'échapper à sa génétique, une fuite vers la dissolution de soi, une tentative prométhéenne de renouvellement par le sperme et l'ovule.

Une insulte à Dieu?

Leur valeur estimée à 50 000 dollars, une rançon payée qui n'aura pourtant suffi qu'à récupérer leurs corps mutilés par la luxure et la superstition.

Alors, qui est Dieu? Où est-il? Présentez-le-moi, que je l'insulte. Amenez-le sur le banc des accusés que je puisse le regarder dans les yeux et lui cracher au visage. Qu'y a-t-il après ça? Où sont les possibles? Que peut-il rester en dehors de la folie et de la douleur? Où est le sens? Quelle est la direction?

Voilà maintenant quinze ans que je suis un mort-vivant. Je suis un «vodoun», *assis dans les ténèbres à l'ombre de la mort*. Me tuer aurait été trop facile. Je devrais continuer à vivre pour qu'elles existent encore un peu, malgré tout. Météores dans le temps qui broie, viandes mortes dans le grand bazar de la poussière retournant à la poussière. Ma mémoire vive et écorchée pour qu'elles puissent encore danser avec les fantômes, le temps d'en finir avec moi-même. Il me fallait toucher le fond absolu du désespoir, l'os à racler, l'aiguille à enfoncer dans la pulpe de chaque dent, laisser la scolopendre mordre le nerf sciatique. Il fallait que je m'infecte avec la salive de ce Dieu impossible et infâme – le rebut des faibles, leur refuge, celui des hommes sans courage, incapables de vivre sans la consolation d'un *Après* où ils se croiront libérés de la peur.

Wolf monte au grenier, ouvre la trappe et tire quelques salves dans le ciel avec son fusil. Il voudrait atteindre les étoiles, les éteindre une à une, voile sombre sur la Terre. L'hélicoptère fait une embardée et s'éloigne aussitôt. Wolf referme la trappe, il aura donné l'illusion d'une résistance acharnée

Mais il n'y a plus trop de temps pour penser, ni pour s'épancher ou faire couler le lyrisme tragique. Le temps multiple s'écoule dans la clepsydre du Grand Jamais, là où tout est dans tout en permanence, une définition du néant. Le soir tombe, la nuit se fera bientôt. Odeur de testostérone, de bière éventée et d'entrejambes macérés. Et puis, de toute façon, ni le plus grand bonheur ni le plus grand malheur ne sont exportables, ils ne peuvent sortir de soi sans perdre leur vérité absolue. Seule la solitude est au rendez-vous, l'immense, la désespérante solitude, la sublime indifférence, comme un chien mordant la chienne de vie.

Evacuer la pensée-martyr, se raisonne Doppelmayr, celle qui freine et empêche l'action. Respirer par le ventre comme nous l'apprend le *Yoga pour les nuls*. Parce qu'il faut bien se résoudre à sortir de soi et à se couper de son nombril, c'est ce qu'il se répète, parce que, maintenant, il n'y a de place que pour le réel: les flics dehors et ce fusil dans ses mains pour un ultime combat.

C'est plus beau quand c'est inutile.

Parfois.

L'essentiel est de livrer bataille.

Alors, ce que pense Doppelmayr: bien sûr, les grenadiers des forces spéciales pourraient l'extirper de là comme un point noir de la face du monde, un détail, une anomalie rectifiée par le bistouri. Sauf que. Sauf qu'ils sont aux ordres de Couilles molles: politicard·e·s et décideur·euse·s de tous poils. Leurs trombines avenantes partisanes du «risque zéro». Ils ne veulent pas d'autres blessés, en dehors de sa propre mort qui serait parfaitement justifiée au nom du Bien collectif. Cette violence qu'ils condamnent *fermement* alors qu'ils l'alimentent au quotidien par leur hypocrisie, leurs intérêts et leurs mensonges, paroles onctueuses dans des bouches à la langue bifide; ils donneront l'ordre du nouvel assaut seulement lorsque tout aura été analysé, calculé, vérifié. Après avoir envoyé leurs démineurs, leurs chiens équipés de caméras, après qu'ils auront déblayé et préparé le terrain. Et leurs couardises, leurs mollesses, leur morale, leur banalité, leurs décisions collégiales, leur bienséance – l'ensemble de leur merde atrophiée, l'amalgame du compromis, voilà sa chance.

Du temps supplémentaire crédité.

Mais il ne peut pas rester dans cette maison.

Il devra la porter en lui, l'emmener ailleurs, allégorie et métaphore.

Il voit leurs hommes démanteler l'entrelacs de son maillage de fils et de bombes artisanales. Ils sont des fourmis à l'œuvre. Et ils œuvrent efficacement autour de lui. Il les observe à travers les lames des persiennes et les discrètes ouvertures ménagées dans les endroits stratégiques de la maison.

Tandis que l'autre conne est de retour avec son porte-voix.

Se rendre, quelle idée!

On a enclenché les projecteurs, plateau de cinéma.

Mais lui est déjà ailleurs.

Lui est un voyant.

Il y a tant de choses que vous ignorez de moi.

Wolf enfile un pantalon de treillis, un gilet de chasse sur un t-shirt noir, attache ses cheveux sous un foulard sombre. Il passe du maquillage de camouflage sur son visage et ses pieds, qu'il garde nus pour l'instant et pour une raison précise.

Son sac à dos est prêt dans la cave. Il contient ses chaussures de randonnée, une arbalète à lunette ainsi qu'un couteau de chasse, de l'eau, des fruits secs, une boussole et des munitions pour son pistolet.

Et cinquante mille francs en liquide qu'il range dans une enveloppe de papier bulle.

Bulles d'air.

L'envol.

Dehors, Odile Lanz a cessé de parler. De toute façon, il n'a rien écouté. Ce qu'il entend, en revanche, est le bruit des rotors d'un hélicoptère qui approche avant de s'immobiliser au-dessus de la maison en vol stationnaire. Wolf monte au grenier, ouvre la trappe et tire quelques salves dans le ciel avec son fusil. Il voudrait atteindre les étoiles, les éteindre une à une, voile sombre sur la Terre. L'hélicoptère fait une embardée et s'éloigne aussitôt. Wolf referme la trappe, il aura donné l'illusion d'une résistance acharnée; il abandonne son fusil sur le plancher poussiéreux, au milieu des malles et des cartons, trop lourd et encombrant pour ce qu'il a à faire.

Il redescend au rez-de-chaussée, l'assaut est imminent, il le sent. Il regarde Omar dans son vivarium, enroulé sur lui-même, indifférent à l'agitation extérieure. Ce n'est pas un adieu, pense Wolf.

Il emprunte les escaliers menant à la cave. Il referme et verrouille derrière lui le lourd battant de l'abri antiatomique. Ils vont venir. Ils arrivent. Comme les sept sceaux de l'Apocalypse. Wolf empoigne son Glock 17, vérifie son chargeur, et place une balle dans le canon. Il endosse son sac, resserre les lanières sur ses épaules et celle sur sa poitrine. Ses mains sont sèches, il ne transpire pas. Il regarde sa montre au poignet, et pense: «Moi aussi, je suis devenu un animal à sang froid.»

Remue-toi, Wolf.

Ils arrivent, oui.

Le temps est venu.

Il va falloir bouger.

Il va falloir quitter.

Il va falloir ramper.

Les emmener ailleurs.

Sans-papiers, apatride.

Là où il va, il n'en a pas besoin.

La mort accueille tout le monde.

La mort est généreuse. ●

A suivre:
«Les chats et la souris»

–

Ce texte est librement inspiré de l'histoire de Peter K., «le forcené», qui a tenu en haleine la ville de Bienne en 2010. Bien que certains éléments du réel soient repris ici, il va de soi que tout le reste est le fruit de l'imagination de son auteur, c'est-à-dire de la fiction.

Serre-moi fort!

Longtemps décrié, il fait aujourd'hui son grand retour. Plus confortable que par le passé, le corset s'impose comme un moyen d'affirmation, aussi bien pour les stars que pour les femmes de la rue

par *Caroline Hamelle*
images IA: *Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T*

En denim selon Blumarine, avec de la dentelle pour Versace ou serti de cristaux chez Dolce & Gabbana. Cette saison, le corset convie les codes de l'ultra-féminité sur les podiums de la Fashion Week milanaise. Une tendance qui ne date pas d'hier, mais qui confirme le renouveau dans l'univers du prêt-à-porter d'une pièce d'ordinaire plus encline à truster les défilés de haute couture. «Cela fait partie mon identité de travailler tout ce qui fait partie de la grammaire de la lingerie comme un vêtement classique», explique Nix Lecourt Mansion, fondatrice de la marque du même nom, dont le corset est l'atout principal de ses collections.

Elle est loin d'être la seule. D'autres jeunes pousses de la mode, comme Victor Weinsanto ou encore Pressiat, ont fait de cet objet aux accents sulfureux une sorte de trophée. «C'est un de mes modèles signatures», confirme Vincent Pressiat, qui a lancé son label l'année dernière. Cet accessoire requiert un savoir-faire exigeant: le jeune homme travaille ainsi avec François Tamarin, un costumier et corsetier spécialisé dans l'époque de Marie-Antoinette notamment.

Autre signe de ce trend actuel: «En dix ans, l'âge des corsetières a rajeuni», souligne Patricia Cadolle, codirectrice de l'illustre maison de lingerie Cadolle, fondée en 1889 par son aïeule Herminie Cadolle, contemporaine de la révolutionnaire Louise Michel. Successeur du corps à baleines, le corset est apparu au XIXe siècle et servait à enserrer la taille pour la maintenir la plus fine possible. «Dans le passé, les hanches étaient très marquées avec un système de goussets, et le corset descendait très bas. Le but était de rendre la taille la plus fine possible parce que cela faisait partie des codes esthétiques», poursuit-elle. Au risque, parfois, de mettre en péril la santé des femmes et de les placer dans une position d'objet soumis au regard masculin. «Il était source de séduction et de contrôle des corps», rappelle Patricia Cadolle. Alors pourquoi une pièce datée d'un autre temps et que les femmes ont quittée à la Première Guerre mondiale pour aller travailler revient sur le devant de la scène?

Une question de choix

Contrairement aux années 1980, qui ont vu le retour de versions spectaculaires proposées par Jean Paul Gaultier ou Thierry Mugler, essentiellement sur la scène ou les podiums, on assiste depuis quelque temps à un vrai tournant. Ce qui était l'apanage des séductrices est désormais celui d'une génération entre →

20 et 30 ans, qui n'a pas peur de le porter en jean et baskets. Une inversion totale de paradigme: «Ce symbole d'emprisonnement est aujourd'hui abordé comme un signe d'affirmation de sa personnalité», précise Serge Carreira, maître de conférences en mode et luxe à Sciences Po Paris. Une évolution tellement forte qu'elle ne va pas sans son lot d'incompréhensions. Pour preuve le tollé à la sortie l'année dernière d'un numéro de *Vogue UK* avec en couverture la chanteuse Billie Eilish, incarnation d'une certaine forme de liberté, en jean oversize, baskets et… corset, déclarant s'affirmer en se réappropriant son corps. Certains criaient au retour en arrière, d'autres notaient un véritable changement. «Alors qu'avant cette pièce leur était imposée, maintenant les femmes ont le choix de la porter ou non», analyse Serge Carreira. Cela fait toute la différence!

Auparavant, l'homme voulait encager la femme, car il souhaitait qu'elle se corsète pour lui. De nos jours, c'est elle qui maîtrise sa séduction. «Elle reprend en main sa sensualité et s'approprie cet objet, constate Patricia Cadolle. Il y a d'ailleurs un boom depuis un an, au point que nos ventes ont fait un bond de 50%.» Chez Cadolle, un des best-sellers est le modèle Malia, en dentelle noire, adapté d'un patron des années 1990, avec un moulage sur le corps et la poitrine très baleinée, mais tellement fin qu'on ne le sent pas. «C'est celui que portait Monica Bellucci dans le film *Spectre* de la série James Bond.»

Pour homme également

Celles qui font actuellement évoluer le monde de la corseterie ne sont pas les James Bond Girls, fantasme du héros testostéroné, mais les influenceuses callipyges comme Kim Kardashian et ses sœurs, ou encore des stars comme Beyoncé ou Rihanna. Cette dernière a d'ailleurs mis à l'épreuve la maison Cadolle: «Elle nous a demandé de réaliser deux corsets en cuir en moins de deux jours», rapporte Patricia Cadolle. Il faut dire qu'aujourd'hui, ils ont évolué et sont bien plus confortables. «Je les travaille avec des baleines structurées et un dos très agréable en jersey ou en lycra. J'y intègre des matières modernes», se félicite Vincent Pressiat, qui les propose pour toutes les morphologies par-dessus une veste ou une chemise. Sa plus grande extravagance, un corset pantalon. «Plus un accessoire qu'un vêtement.»

> «La femme reprend en main sa sensualité et s'approprie cet objet. Il y a d'ailleurs un boom depuis un an, au point que nos ventes ont fait un bond de 50%»
>
> Patricia Cadolle, codirectrice de la Maison Cadolle

Pour cette génération de designers, le corset est une pièce versatile qui s'accommode bien au monde de la nuit. Il convoque l'esprit *club kids* et cabaret et participe au brouillage des genres. Un univers où «l'homme s'amuse avec les codes de la féminité et inversement», selon Vincent Pressiat, qui confie se sentir puissant quand il en porte un. Adepte depuis dix ans, la créatrice Nix assure le porter aussi facilement qu'un t-shirt, et de préciser que ce qu'elle apprécie par-dessus tout, c'est la sensation d'être bien maintenue et cette allure structurée qui permet au corps d'être envisagé comme une sculpture. Une œuvre d'art. ●

↓ **Ce qui était l'apanage des séductrices est désormais celui d'une génération entre 20 et 30 ans qui n'a pas peur de le porter en jean et baskets. Un mélange des genres mis en image par une IA.**

Golden Nectar, Cosmoss
Cette huile composée de CBD et de collagène, que Kate Moss a lancée en septembre dernier, est censée régénérer et apaiser les peaux irritées. A utiliser avec la tisane du soir - Dusk Tea - de la marque.

Firm +Flaunt™ Targeted Booty Balm, JLo Beauty
Fraîchement remariée à Ben Affleck, Jennifer Lopez partage le secret de ses fesses toniques et lisses dans un pot rempli de guarana, caféine, poivre rose ou encore beurre de karité.

Sérum, The Outset
Ex-égérie de L'Oréal, Scarlett Johansson développe sa propre marque depuis le début de l'année, avec en tête un sérum raffermissant pour le visage au collagène végane.

Crème visage, SKKN by Kim
Dévoilée en juin, la nouvelle gamme de Kim Kardashian comprend neuf produits, dont cette crème anti-âge pour le visage dont le contenant arrondi rappelle un caillou.

Les crèmes de la crème

par *Emilie Veillon*
image IA: *Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T*

Le point commun entre Jennifer Lopez, Kim Kardashian, Scarlett Johansson et Kate Moss? Elles font partie de la longue liste de célébrités qui ont lancé leur propre marque de beauté et bien-être. Entre soins raffermissants pour les fesses ou anti-âge, produits au collagène ou véganes, chacune met en pot sa légende personnelle

Aronia, baie toute-puissante

Originaire d'Amérique du Nord, ce superaliment est apprécié en Suisse pour sa haute teneur en antioxydants

par *Emilie Veillon*
image IA: *Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T*

Ce petit buisson au grand pouvoir est de plus en plus cultivé en Suisse pour les vertus de ses grappes noires. Récoltées à la fin de l'été, ses baies sont consommées par les Amérindiens depuis la nuit des temps comme plante médicinale pour ses hautes valeurs nutritives (vitamines et antioxydants). «Le climat des plaines suisses convient très bien à cette plante. Elle est moins fragile que d'autres superaliments comme la baie de goshi», note Matthieu Müller, qui en produit cinq tonnes par année. A Montherod (VD), il a repris en 2018 avec son épouse le domaine de Jean-Luc Tschabold, pionnier dans la mise en place de la culture de l'aronia en Suisse romande. «Peu de baies sont écoulées fraîches, parce qu'elles ont une âpreté qui ne plaît pas à tout le monde. Nous misons plutôt sur des fruits séchés, des jus et des poudres, à ajouter quotidiennement aux salades, au bircher muesli, au granola, au chocolat, à prendre en cure ou tout au long de l'année», précise-t-il.

Le fruit frais, dont le goût rappelle celui de la pomme sauvage, se prête bien aux conserves maison, mais aussi aux tartes, sirops, sablés, sorbets, compotes ou confitures, avec la possibilité de congeler les baies cueillies au préalable pour atténuer leur acidité. Autre idée pour des encas énergétiques: former une pâte de baies séchées, dattes, noix de cajou, vanille et noix de coco râpée.

Guy Ravet (19 points au GaultMillau, 1 étoile Michelin), président des Grandes Tables suisses et héritier d'une dynastie de gourmets suisses, incorpore régulièrement la «super baie indigène et bio cultivée par la famille Müller» dans ses recettes. Il la travaille principalement dans les desserts, où son amertume peut-être atténuée avec quelque chose de sucré. «Elle est également très intéressante en aigre-doux pour accompagner les mets de gibier ou donner une touche finale à une sauce. J'essaie de la transformer au minimum, afin de ne pas altérer ses bienfaits», confie le chef qui reprendra les cuisines et la direction culinaire du Grand Hôtel du Lac, à Vevey, en janvier. ●

Gourmandise aux baies d'aronia

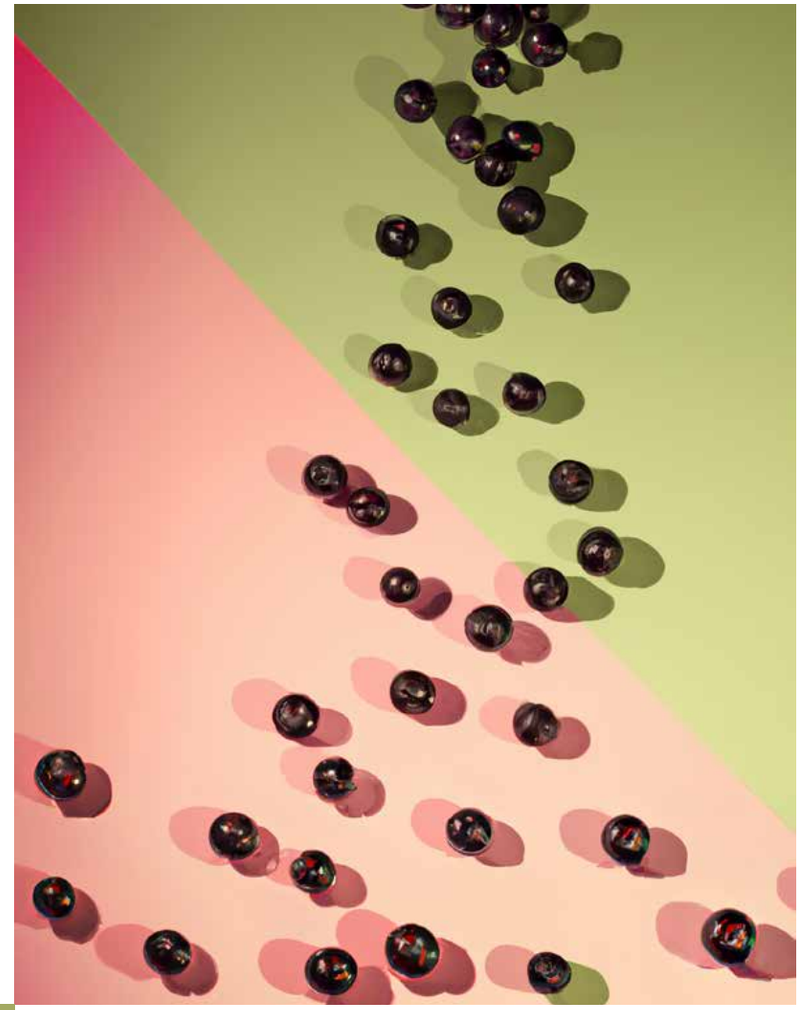
par Guy Ravet. Pour 4 personnes

130 g	chocolat blanc
20 cl	crème 35%
2	feuilles de gélatine de 2 g
30 g	sucre
60 g	séré
10 g	poudre d'aronia
2	zestes de citron vert
40 g	biscuit spéculoos
15 cl	jus d'aronia
15 g	baies d'aronia séchées, réhydratées dans un peu de jus la veille
2 g	menthe

1. **Ganache montée:** la veille, verser 10 cl de crème, le sucre et les zestes de citron dans une casserole. Porter à ébullition puis ajouter le chocolat blanc sur feu doux en remuant bien afin que cela n'attache pas. Ajouter la poudre d'aronia et la gélatine préalablement trempée. Mixer finement. Passer au tamis et verser sur 10 cl de crème froide, ajouter le séré. Réserver au réfrigérateur au minimum 3 heures.
2. **Biscuit:** mixer les spéculoos en sable. Fondre le chocolat blanc au bain-marie, ajouter les spéculoos. Chemiser d'un papier sulfurisé quatre emporte-pièces. Dresser le biscuit au fond sur 1 cm d'épaisseur en tassant bien. Réserver 1 heure au frais.
3. **Coulis:** cuire le jus d'aronia avec le sucre quelques minutes, réserver au frais.
4. **Finition:** dans un bol de mixeur, fouetter la ganache jusqu'à obtenir la consistance d'une chantilly. Transférer dans un sac à dresser. Dresser la ganache montée dans les emporte-pièces jusqu'en haut, lisser et réserver 1 heure au frais. Démouler. Dresser sur assiette et décorer à l'aide des baies, du coulis et de la menthe.

Dans chaque numéro, découvrez un ingrédient surprenant produit en Suisse romande et une recette originale d'un ou d'une cheffe.

Retrouvez toutes les recettes du magazine T en ligne.



en carafe

Trilogie, vin blanc passerillé, Collection Ravet, Cave de La Côte

Aussi connu sous le nom de vin paillé ou «miel des muses», ce vin liquoreux composé de chardonnay, doral et pinot gris a une couleur cuivrée. Ses parfums de fruits confits, épices douces et menthe sauvages combinés à ses arômes de fleur d'oranger et miel d'acacia en bouche s'accorderont parfaitement avec ce dessert à base de baies d'aronia.

Du bon usage de la dispute

Plus on s'aime, plus on se blesse. Passer d'une banale discussion à un désaccord brutal, c'est le propre des querelles. Selon le philosophe ***Maxime Rovere***, elles sont le miroir de nos interactions les plus complexes

par *Emilie Veillon*
image IA: *Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T*

Comment les échanges destructeurs entre collègues, amis, amants ou membres d'une même famille peuvent-ils à ce point occulter et parfois anéantir ce que leurs relations comportent d'affection, d'empathie et de bienveillance? C'est ce que questionne le philosophe français Maxime Rovere dans son dernier livre, *Se vouloir du bien et se faire du mal. Philosophie de la dispute*, paru aux Editions Flammarion. Selon lui, l'humanité a déployé assez d'intelligence pour mettre au point des machines qui explorent Mars, mais pas pour comprendre pourquoi un bouchon mal vissé peut devenir un sujet de discorde entre gens qui s'aiment. Face à ce problème insaisissable, le spécialiste et traducteur de Spinoza ne cherche pas à départager celui qui a raison de celui qui a tort, ni à prodiguer un mode d'emploi pour rester zen face aux reproches. Il décrypte plutôt la mécanique de ce qu'il définit comme nos systèmes complexes d'interactions et nous pousse à devenir acteurs du changement en empruntant la voie de la sagesse.

Pourquoi se querelle-t-on?

Nous sommes formés d'une multitude d'interactions de toutes natures, organiques, mentales, sociales, etc. Une dispute survient lorsqu'une anomalie, grande ou petite, révèle une brèche dans ces systèmes intriqués entre eux. On dit parfois qu'on se fâche pour un «rien», mais le rien révèle toujours quelque chose de profond à toutes les échelles, individuelle et collective.

Est-ce qu'on se dispute plus qu'avant?

Oui, notamment parce que la violence physique recule lentement, ce qui laisse plus de place à la parole. Toute la difficulté est de déceler les restes de cette violence sociale dans nos sujets de discorde, afin de mettre un terme aux réactions en chaîne qui nous font sortir de nos gonds et nous enferment dans les conflits.

Les sujets qui fâchent ont-ils changé?

Forcément. Les disputes sont socialement déterminées par les thèmes qui importent à notre temps – climat, sexualité, enjeux numériques, etc. – et par l'évolution des rapports de pouvoir. On ne se querelle plus sur des questions dont les réponses sont vérifiables en deux secondes sur internet, on vit dans un monde où les enjeux et les défis, comme le soin des personnes âgées, ont de fortes charges émotionnelles. Nos querelles deviennent donc plus intenses. Les rapports à l'autorité évoluent aussi: il n'est plus acceptable de taper sur la table comme nos grands-pères pour imposer nos raisons.

Quels sont les pires types de dispute?

Celles qui s'immiscent dans la plus stricte intimité: couple, famille, amis. Car plus on s'aime, plus on a les moyens de toucher les brèches les plus douloureuses de l'autre. Mais il faut savoir que ces turbulences sont quasi inévitables: s'aimer, ce n'est pas seulement être heureux d'être ensemble et se faire du bien, cela implique aussi d'aller chercher chez l'autre, et en soi, par l'autre, les souffrances qui nous encombrent pour découvrir ensemble les moyens d'évoluer.

En quoi le regard philosophique peut-il amener un éclairage différent sur ces turbulences?

Nous avons tendance à «psychologiser» nos blessures et à nous en rendre «coupables» les uns les autres (y compris en mobilisant le passé). La philosophie propose des moyens de s'émanciper de ces représentations. En mobilisant la théorie du chaos ou la complexité, elle met en lumière le fait que nous sommes des systèmes tous intriqués les uns dans les autres, et que nous tendons naturellement à dépasser nos imperfections.

Comment réagir pour éviter la casse?

Il n'y a pas de recette qui fonctionne à tous les coups. Mon livre étudie les mécanismes, les biais cognitifs, les erreurs de logique qui nous montent, malgré nous, les uns contre les autres. En particulier, le «tribunal moral», où nous prenons en alternance les rôles du juge, de l'accusateur ou de l'avocat, est un moyen sûr d'aggraver sa propre souffrance et de la répandre autour de soi. En comprenant comment celui-ci fonctionne, on s'aperçoit que nos proches sont en réalité nos miroirs: leurs «défauts» s'emboîtent avec nos propres brèches. Cela permet de voir qu'aucune souffrance n'est nécessaire; mais aussi qu'aucune souffrance n'est gratuite.

S'agit-il d'apprendre à désamorcer les bombes par une meilleure connaissance de nos failles réciproques?

Oui, à condition d'admettre que ce travail ne cesse jamais et qu'en ce domaine les vérités s'évaporent aussitôt mises au jour. Par conséquent, au lieu de se décrire et de s'incriminer les uns les autres, il vaut la peine de se montrer curieuses ou curieux envers les possibilités que révèlent nos interactions. Cela implique une tout autre manière de se parler et de concevoir les choses. Cela demande aussi beaucoup d'entraînement, car l'éthique n'est pas un savoir, c'est une pratique.

Quelle est la clé?

Il n'y a pas de clé unique mais pour surmonter, par exemple, les impasses du jugement moral, il convient de s'entraîner à pardonner – pardonner à soi, aux autres, à ce que la vie nous fait subir, en trouvant les moyens d'accueillir son expérience sans la juger, en explorant les ressources de notre attention pour prendre du recul dans chaque situation. En ce sens, l'expérience ne cesse de déjouer les recettes toutes faites, et demande à chacun de laisser de côté sa propre identité pour explorer ses capacités d'improvisation. C'est ce qu'on appelle «la liberté». ●

«Se vouloir du bien et se faire du mal. Philosophie de la dispute», Maxime Rovere, Ed. Flammarion

Kendall, 28 ans,
créature issue
d'un générateur d'images

visage

«A l'heure actuelle, peu d'algorithmes parviennent à générer des visages réalistes. D'une certaine manière, c'est rassurant pour le grand public, qui peut immédiatement reconnaître que l'image n'est pas une «vraie» photo. Mais pour moi, c'est un peu lourd à porter. Franchement, de quoi j'ai l'air, avec mes yeux en trou de *, mes dents de bovin et mes oreilles simiesques?»

cou

«Aucun être humain normalement constitué n'est doté d'un cou aussi long et massif. Là, regardez bien, il est aussi large que mon crâne. Par pudeur ou par hasard, mon algorithme l'a recouvert d'un col roulé, qui cache un peu la misère. Mais j'avoue que cette étrange proportion ne m'aide pas à me faire des ami·es.»

sac

«Je l'adore. Mon algo l'a conçu comme un assemblage de ceintures. Il accessoirise parfaitement mon look de cow-boy d'opérette.»

mains

«Les mains, c'est l'autre problème des algos: ils ne savent jamais les faire bien. Alors quand il s'agit de leur faire générer des humains réalistes, ils trichent: là, j'en ai une dans la poche, et l'autre cachée par une espèce de gant massif. Ça me donne un petit air de Capitaine Crochet qui n'est pas pour me déplaire.»

bottes

«Ces bottes, je ne les changerais pour rien au monde. Bien sûr, elles ont des talons de 8 cm qui me font un peu mal au dos, mais je trouve qu'elles me donnent une allure folle. Et quand je marche, elles font un bruit de grelots.»

Hispano-médiéval

par ***Rinny Gremaud***
image IA: ***Mathieu Bernard-Reymond pour le magazine T***

«Lorsque je suis sorti·e de mon nuage de pixels, je me suis immédiatement senti·e en décalage avec les gens que je croisais dans la rue. Il faut dire que même les enfants dans leur poussette me montraient du doigt. Malgré les quelques difformités dues à la jeunesse de mon algorithme, je pense avoir su tirer le meilleur parti de mes attributs. Quant à mon look, je l'assume sans rougir, parce qu'en 2022 tout est permis! J'aime particulièrement les tissus brodés comme des tapisseries médiévales, et je passe beaucoup de temps à accessoiriser ma silhouette façon pistolero de la Sierra Nevada.» ●

grand theatre
geneve

« De toi à moi »

DUEL#1

3 novembre 2022 — 20 h

Un spectacle basé sur le duel épistolaire
de Scholastique Mukasonga et Max Lobe

Mis en scène par Licia Chery

Avec Mélanie Badibanga,
Wetu, Raoul Baumann
et Ted Beaubrun

En partenariat avec

LE TEMPS

CHF 15.–

Billetterie sur GTG.CH

PHOTO: CAROLE PARODI

Breguet
Depuis 1775
BREGUET.COM
REINE DE NAPLES 8908